



Maurice CHAIGNON

Le Curé
d'une
Ville Martyre :

Le Chanoine

HENRI GOUY

Archiprêtre de Saint-Nazaire

(1880 - 1943)

SOCIÉTÉ NOUVELLE D'IMPRIMERIE
13, Quai Ile - Gloriette
NANTES

1946

Maurice CHAIGNON

Le Curé
d'une Ville Martyre :

Le Chanoine

HENRI GOUY

Archiprêtre de Saint-Nazaire

(1880-1943)



H. Gouy

A Monsieur le Chanoine Dubreuil
Archiprêtre de Saint-Nazaire
et à tout le Clergé
à qui est confiée la Reconstruction Spirituelle
de la Cité meurtrie
l'auteur dédie
l'Histoire du Prêtre
qui donna à son Peuple
la plus grande marque d'amour

M. C.

Les Années de Préparation (1880-1907)

« DU SANG DE MARTYRS DANS LES VEINES »

P UISQUE la paroisse à laquelle il s'était totalement donné ne pouvait plus offrir un abri paisible à ses restes mortels, le chanoine Gouy, archiprêtre de Saint-Nazaire, est venu le 9 juillet 1943 reposer dans l'attente de la résurrection en sa terre natale près de ses parents et de ses ancêtres à qui il devait tant, à l'ombre de cette église où avait germé la grâce de son dévouement apostolique.

Il y avait à peu près exactement soixante-trois années, le 7 juillet 1880, Henri-Pierre-Marie Gouy était né en Saint-Lumine-de-Coutais au village de la Miottière. Il appartenait à une de ces familles profondément chrétiennes qui pendant la grande Révolution avaient pris les armes bien plus encore pour défendre leur foi que par fidélité au roi. « Nos familles chrétiennes, affirme un compatriote de l'Archiprêtre, sont telles parce qu'elles ont du sang de martyrs dans les veines. » Un autre enfant de Saint-Lumine, le chanoine Hubineau, pour qui les généalogies ne gardaient aucun secret, reconnaissait un arrière grand-père et une arrière grand-mère d'Henri Gouy sur la liste de ceux qui avaient été noyés pour le crime d'abriter des prêtres réfractaires. Le nom même des Gouy figure quatre fois au tableau des morts héroïques : deux Gouy ont été tués en combattant dans l'armée vendéenne : des deux autres l'un a été massacré sur place, l'autre est mort prisonnier.

Les familles paternelle et maternelle d'Henri avaient déjà fourni des prêtres à l'Eglise : Mgr Pinsonneau, ancien zouave pontifical, curé d'Arthon-en-Retz, était un frère de sa grand-mère, l'abbé Simonneau, curé de Saint-Hilaire-de-Clisson, un oncle de sa mère, et l'abbé Gouy, curé de Paimbœuf, un cousin.

Le père et la mère d'Henri avaient des allures de noblesse ; ils devaient surtout leur ascendant à une pratique religieuse sans défaillance. On disait facilement : « Les Gouy ont fait ceci, ont

NIHIL OBSTAT
Nantes, le 11 novembre 1946
F. TROCHU, cens. del.
IMPRIMATUR
Nantes, le 20 novembre 1946
P. BORDET, Vic. Géa.

fait cela : il faut suivre leur exemple ». Le père s'imposait par une dignité un peu austère, la mère plaisait par un caractère enjoué et optimiste qu'elle transmettait à l'abbé.

M. Gouy a évoqué parfois les doux souvenirs de sa vie familiale dans ses bulletins. « Au premier jour de l'an, confiait-il à ses gars de Notre-Dame, dès le réveil, mes frères et moi — des trois frères Henri était le second — nous sautions joyeusement de notre lit et nous nous précipitions à la chambre de nos bons parents pour leur souhaiter la bonne année; c'était à qui arriverait le premier pour donner à ce bon père et à cette bonne mère que nous aimions tant les prémices de notre affection filiale. » « Je ne puis me rappeler sans émotion, dit-il à ses paroissiens de Saint-Nazaire, ces jours bénis de ma petite enfance, où, pendant le mois de Marie, j'écoutais avec recueillement la lecture faite par ma pieuse mère, devant la vieille statue que je couvrais de fleurs... » Petites choses, me direz-vous. Sans doute, mais c'est par ces petites choses que les enfants se forment... « Pendant toute l'année, chaque soir, on récitait le chapelet en famille. Au terme d'une lourde journée d'été, les enfants osèrent déclarer qu'ils étaient bien fatigués; Henri, déjà séminariste, plaida pour ses frères. « Faites comme vous voudrez, décida le père. Pour moi, je dirai mon chapelet. » Toute la famille se joignit à lui.

On ne peut s'étonner qu'une vocation sacerdotale ait éclaté en un tel foyer. Tout enfant, semble-t-il, Henri entendit la voix du Maître au fond de son cœur, et révéla son désir à ses parents. Un jour qu'il accompagnait son père au labour, celui-ci lui dit : « Tu veux entrer au séminaire, c'est très bien et je t'y autorise; mais réfléchis bien, car tu vois le soc de ma charrue : eh bien, j'aimerais mieux te tuer avec plutôt que de te voir faire un mauvais prêtre. »

Une autre influence s'exerça avec force sur l'enfant : celle de son curé, M. Droneau, que dans le diocèse on appelait volontiers « le Pontife ». C'était un homme de forte volonté, qui tenait en main toute sa paroisse : « Il n'y avait pas à lui résister, il fallait obéir », témoigne un prêtre de Saint-Lumine. On peut découvrir sa manière dans un petit incident qui se produisit lorsqu'Henri était déjà au Petit Séminaire. « Un jour, il avait assisté à des noces avec ses parents, sans avoir demandé la permission à Monsieur le Curé. Le lendemain matin, en passant par la sacristie pour assister à la messe, il reçut une réprimande si rude qu'il s'en est toujours souvenu. « Le Pontife » ne parlait de rien moins que de le faire mettre à la porte du Séminaire. »

Dans son pays natal, Henri Gouy puisa donc de solides convictions, une piété profonde, le sens du sérieux de la vie sacerdotale. Il n'est pas téméraire de penser qu'il y prit aussi ce goût

du beau, ce sentiment si vif et si frais de la nature qu'il garda toute sa vie. « Chaque jour, quand il était enfant, écrit un de ses compatriotes, il refaisait la route de la Miottière au bourg; tout au long du chemin il contemplait les vastes horizons du lac de Grandlieu, avec, dans le lointain, Nantes et le Sillon de Bretagne : nous trouvions cela, nous autres, superbe, et nous nous rappelions avec une certaine fierté la parole du fameux général Kléber arrivant avec son armée pour brûler notre pays et massacrer nos ancêtres, et disant du haut des coteaux de Saint-Lumine : « Faut-il qu'un si beau pays soit fanatisé par les prêtres ! »

Enfin celui qui devait tant faire pour la beauté des sanctuaires dut subir très jeune le prestige de sa belle église à « la tour majestueuse d'où quatre belles cloches sonnent à toute volée aux grandes fêtes ». Ces premières impressions se gravèrent très profondément en son âme extrêmement sensible.

UN SEMINARISTE TIMIDE

EN octobre 1891, le « petit Gouy », âgé de onze ans, entra en Septième au Petit Séminaire des Couëts. C'était un enfant si timide que le Supérieur se demanda s'il pourrait le garder et écrivit son appréhension au père. L'adaptation se fit, et les maîtres reconnurent la bonne volonté, l'application de l'élève modeste, effacé, mais au travail régulier. Il ne semble pas qu'il eut jamais la passion des humanités classiques. Plus tard, voyageant en Orient et traversant Athènes, il fera une découverte qu'il a traduite avec une simplicité amusante : « Dans le train, dit-il, j'admire les Grecs qui lisent leurs journaux et semblent s'y intéresser. Ça me rappelle le temps de ma jeunesse où je faisais des versions grecques; ça n'avait pas pour moi le même intérêt. » Cependant il n'était pas dépourvu de curiosité intellectuelle : toute sa vie, au milieu de ses occupations, il gardera un souci de culture : l'histoire aura sa prédilection. Il était doué d'une facilité réelle de parole et d'expression ; il a beaucoup écrit, pour lui-même et pour les autres. Son style est exempt de toute recherche et toujours du premier jet; mais il vaut par la nature et la limpidité, il a souvent le mot pittoresque.

Le timide, modeste et candide séminariste se fit au cours de ces huit années des Couëts des amitiés durables : il plaisait par sa simplicité et la bonté que l'on sentait en lui.

En juillet 1899, ses études classiques sont achevées; en octobre il entre au Séminaire de Philosophie. On n'y prenait alors la soutane qu'au début de la seconde année. Pour préparer cette démarche déjà grave, il décide, avec trois de ses meilleurs amis,

un pèlerinage à pied à Sainte-Anne d'Auray pour juillet 1900; déjà sans doute il était possédé par une humeur voyageuse... Il fut un compagnon toujours joyeux, non sans mérite, car la fatigue lui fit éprouver une douleur de côté assez tenace; cela devint pour lui matière à plaisanterie. Assurément une pareille randonnée nous pour la vie l'amitié entre les quatre compagnons de Sainte-Anne. Avec quelques autres de leurs anciens camarades des Couëts, ils établiront après leur sortie du Séminaire une « lettre circulante » dont la mort seule pourra rompre la chaîne.

Octobre 1900 : voici Henri Gouy revêtu de la soutane; il se prépare maintenant aux promesses de la première tonsure. Celle-ci lui est conférée le 27 mai 1901. Un rêve missionnaire hante le cœur généreux du jeune abbé. Il demande même au Maître la grâce d'un don total au service des infidèles. « Pour Vous et pour les âmes, lui déclare-t-il : telle sera ma devise... Je ne puis m'empêcher de formuler le désir le plus sacré de mon cœur, permettez que votre bien indigne serviteur puisse aller un jour porter la foi dans les missions lointaines; en un mot faites de moi un missionnaire ». Et il imagine vivement les grandeurs d'une vie ainsi donnée.

Pour le moment, la perspective immédiate, c'est le service militaire. Le pieux et timide séminariste frémit devant la « terrible épreuve » de la caserne : « Il faudra vivre pendant dix mois dans un milieu infect. »

APOTRE DES « MARSOUINS »

ON l'envoie dans l'Infanterie coloniale à Rochefort : le contact avec la vie militaire ne pouvait être plus brutal. « Que de fois j'ai pleuré en entendant ces pauvres jeunes gens, ô mon Dieu, traîner dans la fange votre nom adorable !... » Il éprouve surtout de la compassion : « Pauvres âmes ! elles sont plus à plaindre qu'à blâmer. » Le missionnaire de désir sent l'appel secret de ces âmes de jeunes gens : « Si elles pouvaient rencontrer sur leur route un prêtre qui les arrêta sur la pente du mal, peut-être qu'elles se convertiraient ! » On sait que le contact du séminariste leur fut déjà bienfaisant : il s'imposa par son cran et sa bonne humeur. Sa timidité en reçut un coup décisif; ainsi la Providence utilisa la « terrible épreuve ». Du reste elle lui fut prodigue de consolations spirituelles. « Durant cette année, Dieu m'a conduit comme par la main. Oh ! que j'étais heureux après une de ces pénibles journées toutes remplies d'ennuis, de misères, d'aller me jeter à vos pieds, ô mon Dieu, dans cette petite chapelle de Rochefort... Je n'oublierai jamais les douces consolations que j'ai goûtées au pied du tabernacle après les journées si écoeurantes, si écrasantes, si humiliantes. »

LA MONTÉE FERVENTE VERS LE SACERDOCE

C'EST donc un abbé Gouy plus viril, plus audacieux, plus riche aussi de vie intérieure, qui entre au Grand Séminaire de Théologie au mois d'octobre 1902. Il va tout d'un trait, en trois ans, monter vers le sacerdoce. Le 29 juin 1903, il reçoit les ordres mineurs ; à Noël, le 20 décembre, il contracte les engagements du sous-diaconat. Diacre à la Saint-Pierre 1904, il sera prêtre un an après.

Ces années sont ferventes ; sa vive sensibilité connaît les sautes de sécheresse et d'ardeur ; l'épreuve intérieure lui est toujours douloureuse : « La souffrance, écrit-il, à certains jours est mon partage presque continu... Je me sens envahi par une tristesse profonde, je n'ai de goût à rien, la prière me semble insipide. » Sa volonté ne dévie pas, elle monte toujours dans le don de soi. Il a horreur de la médiocrité ; la pensée qu'il pourrait un jour ne pas répondre à toutes les exigences du sacerdoce lui fait horreur. La qualité essentielle du prêtre, il en est de plus en plus convaincu, c'est le zèle apostolique. Il ne parle plus de partir pour les missions lointaines : le sacrifice du missionnaire reste cependant pour lui l'idéal auquel doit se conformer tout prêtre, quel que soit le champ de son action : il veut être prêt à tous les ministères qu'on pourra lui confier. « Le zèle est absolument nécessaire au prêtre... Autour du prêtre sans zèle les âmes se lamentent. » Dans son règlement de vie sacerdotale il écrit : « Le prêtre vit pour les âmes qui lui sont confiées... Toute ma vie je me souviendrai que je suis prêtre, non pour moi, mais pour les âmes qui me seront confiées. »

Jusqu'où va cet engagement, il ne l'ignore pas : le prêtre doit être saint, il lui faut reproduire en soi l'image de Jésus crucifié. « Il est l'homme du sacrifice, il doit s'immoler pour les âmes. »

Le don du sous-diaconat le remplit de joie : « Deo gratias ! Le sacrifice est consommé. Mais, ô mon Dieu, puis-je appeler sacrifice le sous-diaconat qui m'a délivré des liens du monde ? Je suis devenu l'esclave de Jésus-Christ, ou mieux l'ami de Jésus. »

Devenu prêtre, il s'épanche en une douce action de grâce en repassant l'histoire de sa vie : « Oui, mon Dieu, vous seul avez tout fait, vous seul avez tout conduit, depuis le jour lointain où vous avez parlé à mon âme d'enfant. Quelle grâce m'avez-vous refusée ? »

Au sortir de la première messe, le père de l'abbé rentrait chez lui avec une dignité qui frappa une amie de la famille.

« Père Jean-Marie, comme vous avez l'air fier !

— Ma fille, répondit-il avec une sorte de solennité émue, j'en ai le droit ! »

LES PREMIERS MINISTÈRES

À la rentrée d'octobre 1905, le jeune prêtre devenait surveillant de l'étude des petits à Saint-Stanislas. Il n'y resta qu'un an, assez cependant pour contracter avec le grand collègue une amitié durable. On s'y souvient de lui comme d'un confrère de joyeuse humeur. Il n'est pas téméraire de penser qu'il fut remarqué du Supérieur d'alors, le chanoine Guillou, comme quelqu'un qui ferait très bien dans le ministère, et peut-être spécialement dans sa chère paroisse de la Bernerie...

Dès le 22 juillet 1906, M. Gouy est nommé vicaire auxiliaire dans l'importante paroisse d'Héric que gouvernait alors l'abbé Beziau, assisté d'un vicaire qu'il aimait beaucoup, l'abbé Jean-Marie André, le futur curé de Saint-Hilaire-de-Chaléons. Plus âgé que l'abbé Gouy de près de dix ans, ce confrère jovial et zélé devait exercer sur son cadet une influence décisive et tordre le cou de sa timidité, du moins extérieure. A M. André, M. Gouy devait emprunter, pour en user surtout entre prêtres, une certaine allure plaisante, une certaine audace apparente de langage qui parfois, il faut l'avouer, a pu donner le change à des observateurs superficiels ou passagers, et voiler les qualités profondes. Nul cependant n'a jamais contesté sa parfaite dignité qui dans les rapports de ministère se traduisait même par une réserve scrupuleuse et une vigilance à toute épreuve.

La brièveté de son séjour à Héric, le caractère provisoire de son mandat ne permirent pas à M. Gouy d'y entreprendre des travaux de longue haleine. Pourtant on n'a pas oublié dans la paroisse ce jeune prêtre à la physionomie si ouverte et si franche qui apportait la gaieté partout où il passait, et donnait déjà aux jeunes un dévouement sans bornes.

Il réfléchissait, et la Providence l'orientait vers le ministère qu'elle lui destinait. « De nos jours, se disait-il, il faut des moyens nouveaux » d'apostolat ; « du reste c'est le propre du ministère de s'adapter à tous les temps ». Surtout il lui paraissait indispensable de « s'occuper des hommes délaissés depuis cinquante ans, donc des jeunes gens. » Il n'ignorait pas que cela demandait au prêtre des efforts peu communs : il doit donc être « homme de foi et d'abnégation », compter par-dessus tout sur les moyens surnaturels, ne craindre ni les difficultés ni les critiques, d'où qu'elles viennent. Sa conviction s'affermait toujours que « le zèle est la qualité maîtresse du prêtre ».

Un jour, de bons ou mauvais plaisants firent croire à l'abbé qu'il était nommé vicaire dans une des paroisses les plus petites et les plus rebutantes du diocèse. Il en fut d'abord effondré. Mais vite il se ressaisit : « Et puis, s'écria-t-il, il y a des âmes à sauver partout. »

Le Vicaire de la Bernerie (1907-1920)

L'AMI DES JEUNES

UNE nomination officielle arriva à son heure : en novembre 1907, M. Gouy devenait vicaire de M. Piquet à la Bernerie. Il franchirait la plus longue étape de sa carrière dans « cette petite ville, ainsi qu'il l'a décrite lui-même, gentiment posée sur les bords de la mer avec ses toits rouges émergeant de la verdure ». Il y serait successivement le collaborateur, toujours actif, délicat et discret, de trois curés : M. Piquet devait mourir en janvier 1909 ; son successeur, M. Laillé, serait appelé en 1915 à la cure de Saint-Philbert-de-Grandlieu, et remplacé par M. Hugron.

Tout de suite le nouveau vicaire se tourna vers les jeunes. S'il existait déjà une œuvre pour eux, elle n'était pas très vivante. Il a vite fait de gagner la sympathie. « Il fallait le voir accoster ses gars ; il savait si bien les prendre, ne craignant même pas de les relancer jusque dans les cafés. » Il est si gai, et si désireux de leur procurer des loisirs agréables !

Cependant M. Gouy mit plusieurs années à constituer son œuvre. Quand il fait le bilan de deux années d'effort pendant sa retraite de septembre 1909, il constate qu'« il ne voit pas les résultats ». Il n'est pas découragé pour autant. Il prend au contraire la résolution de « se sacrifier complètement pour son œuvre de jeunes gens ». « Je me montrerai à eux vraiment prêtre... Je leur ferai comprendre et par mon affection et par mon dévouement que je veux leur bien et leur bonheur en faisant d'eux de bons chrétiens... Ils doivent savoir que le prêtre s'occupe d'eux... Ils estimeront le prêtre davantage, et malgré tout le prêtre aura plus de prise sur eux. » « Le bon Dieu ne demande pas des résultats, mais des efforts. Quand bien même je passerais tout mon vicariat de la Bernerie à essayer de faire quelque chose pour les jeunes gens, quand bien même je n'arriverais à aucun résultat apparent, mon temps n'aurait pas été perdu... D'autres prêtres viendront et recueilleront ce que j'aurai semé dans les

larmes... Victime ! le prêtre doit souffrir. C'est par la croix que je sauverai les âmes qui me sont confiées. » Et puis, dans la souffrance, Dieu restera toujours au prêtre : Il est « l'ami du prêtre et le prêtre est son ami ». Quelle grande chose ce serait, s'il pouvait conduire cette « jeunesse si légère » vers la communion fréquente ! Si deux ou trois jeunes gens consentaient à communier souvent, ce serait « un exemple qui certainement entraînerait un grand nombre ».

Le Maître de la moisson accorderait à cet ouvrier si zélé de récolter les premiers fruits de ses semences douloureuses. Son groupement de jeunes prit peu à peu assez de cohésion pour devenir une société de gymnastique : « l'Avenir » fit sa première sortie le 1^{er} octobre 1911 ; ce jour-là aussi le drapeau fut béni ; en même temps se déroulait, par ordre de l'Evêque, une cérémonie de réparation pour la profanation d'une croix commise quelques mois plus tôt : le choix de cette circonstance pour la première manifestation de la société marquait de quel esprit religieux le directeur voulait l'imprégner.

TOUT A TOUS

SI les jeunes sont le grand souci du vicaire, ils n'absorbent pas toute son activité ; il est vraiment au service de tous les paroissiens. Il s'occupe des enfants et a le bonheur de découvrir et cultiver quelques vocations sacerdotales.

Il va partout semer l'optimisme et la joie, il connaît tout le monde. « Il faut croire, écrit un bon juge, que sous ces dehors faciles il y avait quelque chose de bien sérieux : jamais par qui que ce soit je n'ai entendu formuler la moindre critique, la moindre réserve. »

Il avait écrit au moment de son ordination sacerdotale : « Je serai bon pour tous, mais surtout pour les petits et les malheureux. » Les pauvres sont ses secrets amis ; il donne avec tant de délicatesse, sans être jamais lassé par l'indélicatesse de certains ! Et combien de malades lui durent leur réconciliation avec Dieu !

Les paroissiens d'été de la station balnéaire l'apprécient à sa valeur. D'aucuns, au premier abord, ont pu trouver qu'il manquait de belles manières ; mais vite ils ont été conquis, car ils ont reconnu dans cette absence de recherche une grande simplicité d'âme et « la manifestation d'une surnaturelle humilité ».

Ainsi s'exprime un des plus éminents. Et il ajoute que « derrière tout cela on découvrirait un jugement fin et sûr, une droiture admirable, une âme d'apôtre, une abnégation totale ». Dans son dévouement pour le peuple on ne pouvait découvrir aucune arrière-pensée politique : « Il était, il voulait être, il sut rester partout uniquement prêtre de Notre Seigneur Jésus-Christ et messager de l'Evangile dont ni l'intérêt, ni la crainte, ni le dessein de plaire à ses auditeurs n'ont jamais pu l'empêcher de prêcher telles quelles les justes sévérités aussi bien que les divines indulgences. Charité et vérité, c'est encore ce qui le dépeint le mieux... »

Il eut la confiance de jeunes gens d'élite : il est difficile de ne pas mentionner les liens qui l'unirent au futur héros du « Dix-mude », Jean du Plessis de Grenédan. Celui-ci dut l'accueillir au Ciel avec un abbé Constant Rouaud, professeur à Saint-Stanislas, dessinateur plein de verve, pour qui le vicaire de la Bernerie eut beaucoup d'amitié, avec aussi un abbé Adrien Allaire, enfant de la Bernerie, orienté vers le sacerdoce par M. Gouy, victime du devoir patriotique et de la brutalité nazie après une brève, mais bien pleine carrière de dévouement.

L'année 1913 fut marquée par une grande épreuve : l'abbé Gouy perdit sa mère. Alors il se remit avec plus de confiance encore entre les mains de Marie. « Maintenant, lui dit-il, vous êtes vraiment ma mère, puisque ma bonne maman que vous m'aviez donnée est partie... Combien j'ai senti le vide causé dans mon pauvre cœur par son départ !... Tant de fois déjà je me suis consacré spécialement à vous, vous ne pouvez m'abandonner... Gardez-moi toujours..., faites que je me dévoue pour les âmes avec le désintéressement le plus absolu, le dévouement le plus persévérant. Faites que ma vie de prêtre ne soit pas inutile. »

Bien loin d'être inutile, sa vie paraissait de plus en plus féconde quand la guerre éclata. M. Gouy ne fut mobilisé que le 25 février 1915, mais son absence devait durer quatre ans.

INFIRMIER SUR LE FRONT

IL fut affecté sans interruption, comme infirmier, à l'ambulance divisionnaire 4/XI. Il en suivit la carrière mouvante et diverse à travers la Champagne, la Picardie et les Flandres. Il a laissé quatre carnets remplis de ses souvenirs de campagne.

Certes il a souffert. La vue de tant de ruines, le contact de tant de douleurs, lui serraient le cœur. « Que de fois j'ai maudit la guerre ! » Il a éprouvé les lassitudes et les anxiétés de cette interminable campagne, et senti à certains jours le regret bien vif de ce qu'il avait laissé. Ainsi le jour de Pâques 1917 ; tout avait été préparé pour une fête un peu solennelle : une tente tortoise dressée et ornée de branches de sapin. Mais l'ordre arriva dans la soirée du Samedi-Saint de partir dès le lendemain matin pour une nouvelle destination. « Nos déplacements, note-t-il, avaient presque toujours lieu le dimanche ; j'aime mieux croire à une simple coïncidence... » Le pauvre prêtre dut célébrer la messe dès deux heures du matin « sous la tente au milieu des ruines et auprès d'un pauvre soldat qui agonisait »... « L'alleluia de la Résurrection faisait mal au milieu de ce décor. » Alors devient plus douloureux le souvenir des « belles fêtes d'autrefois » ; il se rappelle « le joyeux carillon des cloches convoquant les fidèles à l'église, les confessionnaux assiégés de pénitents, la table sainte presque toujours remplie »... « Je me voyais revêtu de magnifiques et riches ornements, chantant la messe ou montant en chaire et adressant la parole à une foule pieuse et recueillie. » Le contraste est douloureux avec ce « pauvre soldat revêtu d'une pauvre chasuble bien fripée disant hâtivement la messe au milieu de la nuit dans un décor de mort, puis quelques heures plus tard, portant sur son dos un sac pesant pour cheminer vers d'autres lieux avec l'attente de se reposer le soir dans un trou creusé à la hâte dans le fossé de la route »... « Certes, conclut-il, les prêtres du Seigneur ont eu leur part de misères, et pourtant combien n'ont jamais voulu le comprendre ! »

Un optimisme invincible empêchait le prêtre-infirmier de s'abandonner à toute vague de découragement. Il a vite fait de trouver le bon côté des choses. Sur ces pays inconnus jusque-là, il promène un regard curieux et neuf ; quand elle n'est pas défigurée par les hommes, il goûte la nature, et il s'enthousiasme devant un beau paysage ; quand le loisir lui en est donné — ses fonctions lui laissent des périodes creuses —, il visite les monuments... encore intacts, il s'informe des choses et des gens. Il se familiarise vite, au meilleur sens du mot, avec ses compagnons ; il contracte des amitiés durables : plusieurs des prêtres qu'il a alors fréquentés deviendront plus tard les associés habituels de sa randonnée annuelle : il est le premier à goûter l'atmosphère simple et joyeuse de famille qu'il excellait à créer. Les changements si fréquents de lieu, la diversité extrême des installations ne le déconcertent pas ; il tire parti des conditions les plus défectueuses pour se faire une demeure habitable, qui l'enchantent.

Cette rare faculté d'adaptation n'est pas l'effet que d'un naturel heureux ; il puise la force et la joie dans le contact du

Christ : il a passé de « bonnes et saintes heures » dans les églises encore vivantes dont il a pu profiter à diverses étapes. « En campagne, note-t-il, une église possédant le Saint-Sacrement est pour le soldat chrétien et à plus forte raison pour le prêtre-soldat le lieu du repos et du recueillement de l'âme. »

Il n'a pas peur d'une mort toujours menaçante ; il s'exposerait plutôt avec témérité : « J'ai constaté qu'on s'habitue assez facilement au danger, nous continuions notre travail sans nous préoccuper nullement des obus qui éclataient à quelques centaines de mètres de chez nous. » Il sait qu'on s' imagine facilement à l'arrière que les infirmiers des ambulances divisionnaires n'ont pas beaucoup à craindre ; c'est une illusion, car elles sont placées en général bien près des lignes, et l'on ne prend pas toujours soin de les écarter d'objectifs militaires particulièrement dangereux.

Sa bonne humeur fait la conquête de tous ceux qui l'approchent, il amuse les témoins les plus habituels de sa vie par une espèce de besoin constant de parler ! Il a pu en témoigner lui-même : « Pendant la guerre, j'ai vécu avec des hommes de toutes croyances, avec des impies, des athées ; or jamais pendant quatre années je n'ai rencontré un seul ennemi, jamais je n'ai entendu une parole de haine. » Et il évoque la rencontre à Paris, quelques années après, d'un camarade « aux idées plutôt révolutionnaires ». M'ayant aperçu le premier, il court après moi, et me secouant les épaules : « Ah ! mon vieux, combien je suis heureux de te voir ! » Un de ses blessés avait gardé de lui un tel souvenir qu'il écrivit à plus de dix évêchés pour savoir ce qu'il était devenu, et n'eut de cesse qu'il ne l'eût reçu chez lui.

Il est bien vu de ses chefs. Il a été pendant la plus grande partie de la campagne sous les ordres d'un médecin de Nantes, déjà connu de lui, le docteur Henri Le Meignen. Peut-être aidait-il cet « homme de devoir », comme il le qualifie lui-même, à tempérer à l'égard de ses hommes son austérité personnelle et à leur donner « une existence aussi douce que le comportait leur situation. » Le médecin-chef eut les prévenances les plus délicates pour l'abbé, et celui-ci le soigna d'une grave maladie : « J'avais, dira le docteur, une sœur de charité près de moi. »

Il n'est rebuté par aucune blessure, par aucune des affreuses brûlures déterminées par les gaz. Un jour, sur le point de mourir, un gazé demanda à son infirmier de l'embrasser à la place de tous ses absents. « Je surmontai ma répugnance, raconte avec simplicité M. Gouy, et j'appliquai mes lèvres sur ce visage défiguré par les horribles brûlures qui le couvraient. »

Il aide autant qu'il le peut ses grands blessés à bien mourir. Ce n'est pas toujours facile, affirme-t-il, parce que le blessé se rend rarement compte de son état. « Cependant j'arrivais presque toujours à leur donner l'Extrême-Onction. » On dit même que parmi ceux qu'il assista un seul se refusa à tout acte religieux. Il exerça spécialement ce ministère pendant son séjour à la sucrerie de la Roche près de Vic-sur-Aisne, du 5 novembre au 17 décembre 1915, et quand en 1917 il fut affecté à plusieurs reprises au service des officiers blessés à Longueval. « Quelle scène digne des catacombes, a-t-il écrit en évoquant l'ambulance de la Roche. Pendant que tout à côté de nous le canon envoyait la mitraille et la mort, je me penchais sur un pauvre soldat agonisant; après lui avoir parlé de la mort, lui avoir fait entrevoir la récompense éternelle, je prononçais sur lui les paroles de pardon qui devaient lui ouvrir les portes du Ciel. Que de fois j'ai pleuré en assistant à ces morts si tristes, loin de la famille et de tout visage connu ! »

Plusieurs de ces morts si tristes lui ont paru très belles. Il s'est plu à consigner le récit de certaines, tout ensoleillées d'espérance et transfigurées par une généreuse offrande. « Mort magnifique, conclut-il de l'une d'entre elles, dont je garderai toute ma vie le vivant souvenir. Daigne le Dieu très miséricordieux m'accorder une pareille faveur ! »

Sa foi dans les œuvres de jeunesse trouve ici un nouvel appui : « Nous seuls qui avons assisté tant de jeunes gens morts d'une façon admirable, nous avons compris les résultats de ce que les prêtres ont fait de bien en s'occupant des jeunes gens. »

Sa sollicitude suit ses chers blessés au-delà de la mort. « J'ai-
mais, lorsque j'avais un petit moment de liberté, aller réciter mon chapelet et prier un peu sur ces tombes que personne ne venait visiter. »

RETOUR A LA BERNERIE : LE CINEMA

M. Gouy ne put rejoindre sa chère Bernerie que le 15 février 1919. Certes il n'avait pas perdu le contact pendant son absence. Il était revenu à chacune de ses permissions. La première fois il constate avec « ahurissement », en arrivant par le train, que « la gare est pleine de monde » : « Je me demande pourquoi tout ce monde est là. Je commence à comprendre que c'est pour moi. » Il faut serrer toutes les mains; et c'est un vrai cortège qui conduit le vicaire mobilisé vers la cure, « entouré de tous ses jeunes gens ». Puis que de visites il faudra faire pendant

les jours si comptés de la permission ! « Chacun voulait le voir, il n'arrivait pas à contenter tout le monde. Toujours il avait le mot gai qui remontait le moral de ceux qui attendaient impatiemment les leurs; il savait aussi pleurer avec ceux qui avaient donné les leurs à la France. »

Cependant, quatre années d'absence, c'est un trou terrible dans l'action d'un directeur d'œuvre de jeunesse. Tant d'enfants étaient devenus des adolescents, et avaient été privés de l'autorité de leurs pères. M. Gouy sut gagner les plus jeunes, reprendre en mains les aînés, faire de son patronage une grande famille. Il donna beaucoup d'entrain à tout ce monde par les pièces, la participation aux concours et fêtes de gymnastique, la réception à La Bernerie d'autres sociétés venues parfois de très loin. Les paroissiens se souviennent avec un charme particulier de cette « Abeille » de Blois qui leur offrait de si jolis concerts de cors de chasse.

Ces années d'après-guerre sont celles où fleurit le « cinéma de M. Gouy », devenu légendaire dans la paroisse. C'était un vieux cinéma d'occasion, déjà essayé en 1914, et qui marchait à l'acétylène; l'abbé lui-même la fabriquait. Plus tard il trouva, d'occasion aussi, un éclairage électrique. Il y avait des pannes. Alors on s'excusait devant le public, on invoquait le cas de force majeure avec tellement de bonne humeur que tout le monde s'en allait content. « Mes amis, on va essayer de réparer; sinon, on remettra à demain ». Le film promis n'arrivait pas toujours, mais le vieux stock était prêt. Enfin, si le cinéma de ce temps-là était muet, l'opérateur de La Bernerie ne l'était pas. Il commentait avec tant de verve que même sur la plage on ne parlait plus que du cinéma de M. Gouy et qu'on prenait parti pour ses héros.

IL FAUT PARTIR !

À la Noël 1920, M. Gouy recevait de l'Evêché une lettre qui le nommait vicaire à Notre-Dame de Bon-Port où il devrait diriger l'œuvre des jeunes gens. Ce fut grande émotion à La Bernerie; quand le vicaire si aimé fit ses adieux en chaire, « personne ne sut retenir ses larmes »; les jeunes, on le conçoit, étaient les plus désolés. Le souvenir de M. Gouy restera toujours très vivant dans la paroisse; ce sera toujours une grande joie de recevoir sa visite; à beaucoup de fêtes de la grande famille, on tiendra à le voir et à l'entendre.

« Cette nomination à Notre-Dame me fit-elle plaisir ? J'aime autant être franc avec vous, devait confesser M. Gouy à son pa-

tronage huit ans après : pas du tout ! Elle me fit même beaucoup de peine, on ne quitte pas sans regret une paroisse où on a passé treize ans de sa vie, une œuvre de jeunes gens que j'avais formée avec une peine inouïe, mais qui, grâce à Dieu, donnait des consolations. »

A la douleur de la séparation s'ajoutaient des difficultés matérielles. « Je fis mes malles; ça n'est du reste pas compliqué, un mobilier de vicaire, c'est très simple et très réduit. A mon arrivée à Nantes, j'appris qu'il fallait un mobilier un peu moins modeste. Que faire ? Je n'avais point fait fortune à La Bernerie, je n'avais pas le sou ! J'exposai à mon vieux père l'état déficitaire de mon budget, il voulut bien m'avancer les quelques milliers de francs absolument indispensables. »

Le Vicaire de Notre-Dame et le Directeur de la Mellinet (1921-1930)

V OICI donc l'abbé Gouy arrivé par obéissance sur son nouveau champ d'action; il a comme curé le chanoine Péneau. (Celui-ci devait mourir en septembre 1922, après vingt-quatre ans de pastorat et être remplacé par M. Hillereau.) Il succède à M. Bernier, prêtre au cœur d'or, mais d'apparence sévère, qui vient d'être nommé curé de Bouguenais. Il va se trouver à la tête d'un des patronages les plus marquants de Nantes, très connu dans le monde des sports sous le nom de « la Mellinet ».

LA GLACE EST ROMPUE

LES débuts sont durs. « Une fois installé, continue la même confession, je me mis à l'œuvre avec courage, mais sans enthousiasme. » L'accueil des jeunes est réservé : « ils sont défiants, ils ne se livrent pas du premier coup, ils examinent, assez minutieusement du reste, la tête du nouveau directeur ! Ils se souvenaient de leur ancien maître qu'ils aimaient bien, et avec raison, et moi je me souvenais de mes gars de La Bernerie, et je comparais leur bonne humeur, leur ouverture de cœur avec l'attitude réservée des gars de La Mellinet, et je trouvais une différence. Bref ça n'était pas très gai, et quand chaque soir je remontais cette rue Rosière que je devais parcourir tant de fois, je le faisais sans joie, voire même avec tristesse. »

La glace est vite rompue. « Heureusement, poursuit M. Gouy, la lune de miel allait venir... et, je l'espère, elle durera jusqu'à la fin. » Les gars de La Mellinet ont vite senti que ce prêtre si cordial, si gai, veut créer beaucoup de bonheur autour de lui. Il encourage les sports, s'efforce de procurer des matches, d'assurer les meilleures conditions de transport; chaque année il y aura quelques belles séances théâtrales. Et puis, rue Rosière

ce sera la vraie vie de famille. A l'occasion de concours de gymnastique, et régulièrement les lundis de Pâques et de Pentecôte, on fera de magnifiques randonnées en camion ou en car : pour M. Gouy on ne peut pas offrir à quelqu'un un plus grand plaisir que de l'emmener en voyage. Tous les beaux sites de la région, tout ce qu'on peut voir en une journée sera visité, et quelquefois on partira dès le dimanche soir. Au bout de sept ans, M. Gouy pourra dire : « A force d'excursions nous avons tout vu... Je vous ai promenés de tous les côtés. » Pourtant l'aimable directeur trouve encore du nouveau; il va auparavant faire une reconnaissance, il règle toutes les questions de gîte et de couvert. Le départ tient parfois de l'épopée : il y a plus de partants que d'inscrits; on a beau tasser, il est impossible de tout prendre; quelques instances au téléphone obtiennent un car supplémentaire, et tout le monde peut partir. Avec le « père Gouy » en tête, on est sûr qu'en route tout ira bien, qu'aucun incident ne sera tragique, que les pannes même seront une source de gaieté.

Le plus grand voyage fut un pèlerinage à Rome avec l'A.C. J.F., à Pâques 1929. Cela fut décidé en huit jours. A peine le désir exprimé par quelques-uns, le « père Gouy » fait une petite quête pour compléter les apports des participants. Quatorze de ses gars prennent le train avec lui. « A Rome, pendant huit jours, dit un des pèlerins, il dirigea nos visites. C'est inouï, tout ce qu'on put voir grâce à lui; et, suprême bonheur, il obtint pour ses gars, avec un groupe de Nantais, une audience particulière de Pie XI... Ce qui m'a le plus frappé, ce fut l'un des derniers jours à Rome. Il nous emmena à Saint-Pierre, et là, près du tombeau de l'Apôtre, il nous demanda de prier ensemble pour conserver la foi. »

EDUCATEUR ET PÈRE

CE dernier détail révèle assez la préoccupation essentielle de l'éducateur et de l'apôtre. Par tous les moyens que le patronage met à sa disposition, il veut former l'esprit chrétien. Le but de l'œuvre est la préservation et l'éducation des jeunes catholiques. Ceux qui y viendraient uniquement pour trouver des jeux, des distractions feraient fausse route : « A ceux-là, je dirais, non sans amertume, mais avec sévérité : « Retirez-vous, votre place n'est pas ici. » Il faut donc observer le règlement du patronage; il comporte la participation à un certain nombre de cérémonies paroissiales, à une retraite annuelle dans la chapelle du patronage, à la prière devant le tabernacle chaque soir avant le départ, et surtout à la messe qui chaque dimanche est dite rue Rosière à huit heures. Le directeur y tient essentiellement et

recourra même au contrôle par le pointage d'une « carte de messe »; là en effet les jeunes gens peuvent entendre une instruction qui leur est appropriée. Il y a aussi les exercices de dévotion : ainsi le salut du premier vendredi du mois. Et combien M. Gouy sera heureux d'établir avec succès l'adoration du Saint-Sacrement exposé pendant toute la journée de la fête patronale de Notre-Dame de Lourdes !

Ses gars pouvaient difficilement ne pas être pris par les mots qu'il leur adressait. Quand on voyait les jeunes gens entrer à la chapelle, on avait d'abord l'impression d'un manque de discipline extérieure et de tenue religieuse. Mais comme ensuite il savait créer une ambiance ! Ce qu'il disait était très simple, mais chaleureux, plein d'onction, profondément religieux, tout animé à la fois par l'amour de Dieu et par l'amour de ses gars.

L'action de sa parole, il la prolongeait par le bulletin mensuel, « l'Echo du Patronage Notre-Dame », édité dans le format d'un journal avec un titre allègrement sportif dessiné par l'abbé Constant Rouaud. C'était le lien entre présents et absents et le porte-parole à tous du directeur qui en assumait parfois toute la rédaction.

Son affection pour ses gars, parfois presque tendre, parfois grondeuse, attristée ou joyeuse, perce à travers ses éditoriaux et les examens de conscience collectifs qu'il propose à la fin de chaque année. « Mes chers jeunes gens, que j'aime presque autant que vous aimez vos parents et peut-être avec une vue plus claire des nécessités de votre avenir, écoutez-moi bien. » En un Premier de l'An il évoque son enfance en famille; il a perdu son père et sa mère. « Mais Dieu est infiniment bon : pour remplacer ceux que j'ai perdus, ne m'a-t-il pas donné une magnifique famille spirituelle à laquelle j'ai donné le meilleur de mon cœur ? Cette famille, c'est vous, mes chers jeunes gens... »

Cette affection se traduit par une grande bonté qui attire un grand nombre des adolescents au patronage. D'aucuns le taxeraient de faiblesse. Il ne renvoyait personne sans s'y voir vraiment obligé. Cela arriva parfois, car il ne manquait pas de la fermeté essentielle. « Je fus obligé, confia-t-il à un ami, de renvoyer un jeune homme qui avait multiplié les sottises. Je le fis venir chez moi et je lui dis mon chagrin, que ma chambre lui restait ouverte, etc... Deux ans après je recevais de ce gars, rendu aux compagnies de discipline en Afrique, une lettre où il me racontait comment il en était arrivé là, que, malheureux, il avait pensé à moi comme au seul auprès de qui il pouvait chercher consolation... »

Sa bonté était particulièrement patiente à l'égard des enfants. « Certain gosse nerveux, désaxé, rebelle à toute discipline, l'agaçait à longueur de jeudi. « Pauvre bout de gars », répétait le père Gouy quand ses collaborateurs lui suggéraient une décision radicale. « Si je le renvoie, il n'y aura plus rien pour le retenir, « plus rien ! On peut toujours espérer acquérir une certaine « influence sur lui, lui faire un peu de bien. » Et il conserva cet enfant qui était plus insupportable que pervers. » Le jeudi vers deux heures on pouvait entendre un bruyant cortège de cent à cent cinquante enfants qui, de la rue Rosière s'en allait vers Grillaud à travers la rue de Gigant. Le père Gouy conduisait le cortège en papa assez débonnaire, assisté de quelques grands élèves de l'Externat qui avaient peine à empêcher certaines gamineries ; le « père » ne les prenait pas au tragique. Chaque après-midi commençait par un petit mot à la chapelle et se terminait par la prière sur le terrain. Sans en avoir l'air, M. Gouy dégageait déjà de cette masse une élite et s'efforçait de la rendre active. Trop souvent, il est vrai, le froid, la pluie obligeaient à acheminer la colonne — à sa grande joie — vers le cinéma Jeanne d'Arc qui donnait chaque jeudi une séance spéciale pour les patronages ; le retour était alors particulièrement difficile, parce que les enfants, excités par le spectacle, avaient une tendance assez peu pacifique à le reproduire entre eux.

Le patronage était avant tout pour M. Gouy le grand, l'unique moyen de contact entre le prêtre et les jeunes gens. Pour se rendre entièrement accessible, il était toujours là. Tous les soirs, il se tenait rue Rosière entre huit heures et neuf heures et demie. Le dimanche matin il faisait la navette entre le local et l'église, distante d'un bon demi-kilomètre ; quand c'était son tour de prêcher, on le voyait monter en chaire un peu essoufflé ; et dans ses instructions assez improvisées « il gardait souvent la familiarité, la verdeur et le ton populaire » de ses petits mots à ses gars. L'après-midi du dimanche se passait en général sur le terrain de la Marzelle de Grillaud, où ses équipes avaient toujours quelque rencontre.

Enfin on savait qu'à la sortie du travail on pourrait le trouver chez lui, et causer dans l'intimité. C'est là vraiment qu'on découvrait pleinement le père et l'ami. Aller le voir en sortant du tumulte, des disputes de l'atelier, c'était « un bain de douceur », dira plus tard un gars de Saint-Nazaire. Il devinait les fluctuations intérieures et savait dire le mot ; dans les « coups durs », il était un médecin incomparable. On peut affirmer que par là il a sauvé des centaines d'âmes.

Cette vie donnée était nécessairement une vie crucifiée. Un désir aussi ardent du bien ne se consolait pas de la légèreté négli-

gente de certains jeunes gens : ceux-là « font le désespoir du pauvre directeur obligé d'avertir et de réprimander sans cesse ». « Dites-vous bien ceci, explique-t-il dans son bulletin : un prêtre dirigeant une œuvre de jeunesse devient le père spirituel de tous les jeunes gens qui lui sont confiés, et cette paternité spirituelle produit une affection profonde, et cette affection engendre la souffrance quand ceux qui en sont l'objet résistent à l'autorité et refusent d'obéir. Voilà pourquoi la vie du prêtre est une vie de sacrifice. » M. Gouy se rappelle cette grande vérité qu'au séminaire il a mise à la base de toute sa vie sacerdotale : « Les âmes qu'il est chargé de racheter et sauver, il doit le faire par la souffrance. » Cependant il affirme volontiers que sa fonction paternelle lui apporte surtout des joies. La piété, le dévouement des meilleurs sont sa grande récompense ; et l'expérience ancre en lui la conviction qu'à l'ensemble « le patronage fait du bien, et même beaucoup de bien. C'est quelque chose en effet d'avoir deux cents jeunes gens et enfants qui pratiquent régulièrement leur religion, qui communient aux grandes fêtes de l'année et même certains beaucoup plus souvent, qui vivent dans un bon milieu, la plupart du temps en compagnie du prêtre, qui se procurent d'honnêtes et saines distractions, passant ainsi très bien les années de la jeunesse alors que les autres s'amuse, Dieu sait comment ! » Souvent dans ses conversations, M. Gouy le répétait avec insistance, jugeant des fruits par son action d'âme à âme plus encore que par les résultats extérieurs : « Il se fait beaucoup de bien dans cette œuvre. »

Une de ses consolations fut aussi de guider vers le séminaire plusieurs de ses jeunes dont deux étaient des vocations vraiment très tardives. Il ne négligea rien pour les faire aboutir et il eut la joie d'assister l'un et l'autre à sa première messe. A ses paroissiens de Saint-Nazaire il annoncera avec fierté que l'un d'entre eux va venir chanter une grand-messe dans son église ; il leur racontera à cette occasion comment les qualités de ce jeune homme l'avaient frappé. « Je me demandais si dans cette belle âme il n'y avait pas le germe d'une vocation sacerdotale. Un jour, je m'en souviens, nous revenions d'un terrain de sport où nous avions assisté à un match de football. A brûle-pourpoint je lui posais cette question : « Tu n'as jamais pensé à être prêtre ? » La réponse fut affirmative. Je m'en doutais du reste. Mais cette vocation naissante, il fallait non pas la contrarier, mais l'examiner, la cultiver avec soin comme un bon jardinier soigne une plante délicate. » Le bon jardinier assura aussi au jeune homme les premières leçons en le confiant à un confrère dévoué. Après son service militaire, à vingt-trois ans, il entra en religion. La messe de ce nouveau prêtre dans son église, ce sera pour le père spirituel « une grande joie et aussi un peu la récompense. »

VERS L'A. C. J. F. ET LA J. O. C.

PARMI les moyens de formation que le patronage devait mettre à la disposition de ses membres, M. Gouy attachait une grande importance au cercle d'études. C'est, disait-il, la « base d'un patronage désireux de former non seulement des sportifs, mais surtout des hommes et des chrétiens » : le tout, explique-t-il, n'est pas d'acquérir des diplômes : chez ceux qui, sans diplômes, auront fait l'effort de réflexion, de lecture, d'étude requis par le cercle, on « appréciera la sûreté du jugement, la clarté de la pensée, l'habileté à découvrir les faux raisonnements. »

Pour diriger le cercle d'études, M. Gouy se fit aider par des professeurs de l'Externat des Enfants Nantais alors tout voisin : ceux-ci assuraient aussi la messe dominicale au patronage. Le cercle connut des fortunes diverses. Ce fut d'abord une sorte de conférence ouverte à tous et dont les auditeurs n'avaient à fournir aucun travail personnel. On évolua vite vers une formule plus active, qui éliminait les passifs. L'élimination fut telle, une certaine année, que le nombre des participants tendit vers zéro. C'était là crise de croissance. Le cercle prit une vitalité nouvelle et groupa une élite valeureuse, tandis que, pour l'ensemble du patronage, on établit chaque premier vendredi du mois, après la cérémonie religieuse, une conférence à la fois attrayante et instructive, avec la collaboration assez habituelle de quelques étudiants d'élite qui appartenaient à un cercle d'études formé entre anciens élèves de l'Externat. Parmi ceux-là, un jeune avocat suivait assidûment le cercle lui-même : Julien Moreau-Vigner, qui devait mourir au champ d'honneur en 1940, était d'une intelligence très pénétrante et d'une piété très solide : orienté par goût personnel vers la spéculation abstraite, et d'une réserve plutôt aristocratique, il trouvait un enrichissement réel à vivre chaque semaine au contact de ces jeunes travailleurs qui le faisaient pénétrer dans un monde inconnu.

En 1927, au soir de la fête patronale, le 20 février, le cercle fut affilié à l'Association Catholique de la Jeunesse Française par l'aumônier diocésain, M. le vicaire général Lemoine ; ainsi ses membres coopéreraient avec des jeunes gens de tous les milieux à un grand mouvement de formation et d'action en vue de l'établissement dans notre pays d'un ordre social chrétien. Ils enrichiraient aussi l'Union Diocésaine de représentants du monde ouvrier et employé.

C'était justement l'époque où l'Association toute entière se penchait sur le problème de l'apostasie de la masse ouvrière et

de l'apostolat des jeunes ouvriers. A Nantes, un dirigeant de l'Union, que possédait la passion des âmes et que la mort devait bientôt ravir, Charles David, avait pris l'initiative de constituer au sein de l'A. C. J. F. une « commission ouvrière » qui élaborerait un plan de conquête ; le groupe de Notre-Dame lui fournit de précieux collaborateurs. En même temps pendant cet hiver 26-27 on étudiait de près au cercle les conditions de vie morale et matérielle de la jeunesse salariée. M. Gouy suivait avec le plus poignant intérêt ces enquêtes si douloureusement révélatrices. Un dessein apostolique mûrissait peu à peu chez ses gars, et il s'en réjouissait de toute son âme.

Le cercle de Notre-Dame fut représenté par un de ses membres les plus qualifiés à ce congrès national de Rouen où, à Pâques 1927, l'A. C. J. F. promit qu'elle rendrait au Christ la classe ouvrière et étudia quelques moyens d'approche. Cependant on parlait dans les coulisses de l'effort tenté par un jeune vicaire de Clichy, l'abbé Guérin, pour adapter à la banlieue parisienne le mouvement de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne qui fleurissait déjà en Belgique. A la rentrée d'octobre, M. Gouy était informé que la J. O. C. de M. Guérin devenait la branche ouvrière de l'A. C. J. F. ; par conséquent, pour mener à bien l'effort commencé, il faudrait faire du cercle de Notre-Dame une section de J. O. C. « Si vous croyez que ça peut faire du bien aux gars, allez-y. » Telle fut sa décision immédiate. Il voulut que la J. O. C. fût présentée à l'ensemble de ses gars le premier vendredi de novembre. De nouvelles vocations de militants germèrent. On vit arriver des jeunes gens qui ne fréquentaient pas le patronage où de loin ils voyaient surtout une organisation sportive, mais qui étaient avides de se donner. Le Manuel de la J. O. C. de l'abbé Cardyn fut sérieusement étudié, les derniers travaux préparatoires furent accomplis, et le Secrétariat Général estima dès janvier 28 qu'on pouvait procéder à l'affiliation.

Le dimanche 29 janvier 1928 fut donc une grande journée. Vers onze heures M. Gouy célébra la messe dans la chapelle de la rue Rosière devant les vingt-deux jeunes gens qui étaient résolus à fonder la première section nantaise de J. O. C. Puis, M. Gouy fit servir au patronage même un déjeuner simple, mais que sa charité voulut copieux et surtout joyeux. L'après-midi commença par une adoration du Saint-Sacrement exposé, dirigée par l'aumônier militaire, expert en ce genre d'exercice, M. l'abbé Mahot. Les actes collectifs, les prières personnelles se suivirent avec ferveur jusqu'à cinq heures. Alors eut lieu le Salut. Le chanoine Lemoine reçut devant l'Autel où le Maître présidait dans l'ostensoir, les promesses de dévouement complet pour le salut de leurs frères de travail que firent tour à tour les vingt-deux jeunes gens. Il épingla sur leurs poitrines le petit insigne

rouge. Quand tous se retrouvèrent dans la salle pour un échange fraternel, ce fut avec la conviction émue que quelque chose de grand venait de s'accomplir pour le salut des jeunes travailleurs nantais. M. Gouy était heureux et nourrissait au cœur une grande espérance. Il lui semblait que la J.O.C. venait ouvrir vers la masse déchristianisée une voie nouvelle qu'il cherchait depuis longtemps.

Si au cours des mois suivants la J.O.C. prit naissance dans d'autres paroisses, notamment à Saint-Pierre et à Saint-Paul, l'exemple et le témoignage du directeur de la Mellinet y furent pour beaucoup. C'est du reste à Notre-Dame qu'un mois après l'affiliation l'abbé Guérin venait voir, avec les premiers jocistes tous ceux qui se préoccupaient du problème et envisageaient des fondations nouvelles. C'est au cours des réunions de directeurs de patronages qui se tenaient aussi rue Rosière, que furent posés bien des jalons. C'est là aussi qu'eurent lieu les premières réunions destinées spécialement aux aumôniers de la J.O.C. M. Gouy savait les rendre cordiales; la tasse de thé qu'il ne manquait pas de faire servir achevait de resserrer les liens fraternels.

Tout en se remettant à ses collaborateurs du détail de l'organisation et de la méthode, M. Gouy assistait à presque tous les cercles de militants. Il tenait du reste à ce qu'on y jouit d'un minimum de confort. Pour lui le local d'un cercle d'études devait être convenablement chauffé; là aussi la tasse de thé jouait en finale un rôle très sympathique. Il adhérait tout-à-fait au principe qu'« une certaine dose de bien-être est moralement nécessaire pour pratiquer la vertu. »

En novembre 1928, il se rendit à Paris pour le premier congrès national de la J.O.C., et il en revint enthousiasmé. Il a été frappé de la rapide progression du mouvement; la cérémonie de clôture l'a fortement impressionné : « Nous étions plus de trois mille entassés comme des sardines dans la crypte de la basilique Montmartre. Là j'ai entendu des jeunes gens de dix-huit à vingt ans parlant devant cet immense auditoire, avec une ardeur, une conviction qui vous arrachaient les larmes des yeux. » Il est bien convaincu qu'il faut des apôtres indigènes à l'usine et qu'on peut en trouver. Il conclut : « Certes, j'ai passé l'âge des emballages et je n'ignore pas que le bien se fait difficilement, lentement, que le nombre des chrétiens fervents sera toujours le petit troupeau, mais tout de même on peut dire que ce mouvement de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, s'il est bien conduit, s'il ne dévie pas, peut opérer de grandes choses, et bouleverser le monde du travail en le rechristianisant. »

Depuis l'affiliation, l'« Echo » fait chaque mois une large place à la J.O.C. Volontiers M. Gouy lui attribue un certain

renouveau de ferveur et d'esprit apostolique au sein même du patronage, et il rassure les effarouchés sur le journal « La Jeunesse Ouvrière » que l'on vend aux portes de l'église : il certifie que ce n'est pas un journal communiste !

Il sera bien juste qu'au congrès des dix ans de la J.O.C. nantaise M. Gouy soit choisi pour célébrer la messe d'action de grâces, et acclamé comme son père.

LE SECRETAIRE DE L'U.R.L.I.

PENDANT son séjour à Notre-Dame, il a rendu d'autres services encore à l'ensemble des œuvres catholiques. Si les réunions des directeurs se tenaient chez lui, c'est parce qu'il remplissait depuis son arrivée à Nantes les fonctions de secrétaire général de l'U.R.L.I. : Union Régionale de la Loire-Inférieure, au sein de la Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France.

Mgr Le Fer de Motte avait en effet chargé son directeur diocésain des Œuvres, le chanoine Ménard, de prendre lui-même la présidence de l'Union, qui était généralement exercée par un laïc. M. Ménard, dont les ramifications étaient innombrables, trouva en M. Gouy l'auxiliaire le plus précieux et le plus capable, en des circonstances difficiles, de réaliser la bonne entente de tous. Il lui revenait d'assurer la correspondance avec les sociétés adhérentes, la perception des cotisations et la préparation des réunions du comité. Il était membre de droit de toutes les commissions techniques. Il s'intéressa surtout à la gymnastique dont il appréciait la valeur éducative : il favorisa aussi l'organisation naissante du basket-ball. Il eut à suivre les préparatifs des concours annuels, et à prendre directement la responsabilité de ce grand concours régional qui se tint à Nantes au Parc des Sports en juillet 1928 ; M. Gouy méritait bien d'être mandé à l'estrade par Monseigneur pour recevoir ses vives félicitations.

LE DEVOIR LE PLUS DUR : TOUJOURS QUÊTER !

LA mission du Directeur de la Mellinet comportait une autre obligation ou une autre nécessité qui était pour lui une lourde croix, celle de quêter sans cesse. « Savez-vous ce qui me coûte le plus ? Ce n'est pas le travail, ni les tracasseries inévitables à la direction d'une œuvre de jeunes gens, ni les insuccès, ni parfois l'ingratitude : c'est de tendre la main et de toujours

demander. Et pourtant il le faut. » Il le faudra désormais jusqu'à la fin de sa vie. Le budget d'une œuvre comme la sienne était considérable : frais de déplacement des équipes, d'entretien du matériel : sept équipes de football exigent quatorze ballons, et ceci n'est qu'un détail. De plus il fallut entreprendre en juin 1925 la restauration de la chapelle de la rue Rosière, qui était le cœur du patronage. « Le toit ne tient plus que par un prodige d'équilibre; le plafond cintré, abîmé par la pluie et l'humidité, laisse voir des crevasses inquiétantes. » Il faut « piquer » les murs à l'intérieur et à l'extérieur, refaire les couvertures et tous les plâtres, changer les boiseries et les parquets. La chapelle restaurée fut solennellement inaugurée par M. Lemoine le 19 novembre 1925.

Que de démarches et de tracas pour se procurer les ressources nécessaires ! Il y a la kermesse annuelle qui se tient un jeudi et un dimanche de mai, et puis la quête à domicile. Le zélé directeur suscite autour de lui d'admirables dévouements : certaines familles de ses gars entrent à plein dans ses desseins, il peut absolument compter sur elles : des gens de tous les rangs de la société le secondent de toute manière, l'aident à recueillir les souscriptions, se donnent beaucoup de mal pour la kermesse : telle cette personne qui consacre pendant trois mois tous ses instants de loisir à ourler et broder un magnifique drap. Mais, pour arriver chaque année à reconstituer au budget le chapitre recettes, trop de visites personnelles sont nécessaires : le directeur essuie pourtant beaucoup de refus. Il ne peut se résigner à l'égoïsme de plusieurs, à ces « billets de cinq francs qu'envoient des familles plus qu'aisées, poussées par le remords, avec excuse de ne pouvoir mieux faire. » Sur des tons divers il insiste dans son bulletin. « Comprenez-vous, s'écrie-t-il, que la charité n'est pas un conseil, mais un devoir rigoureux ! Oh ! que d'argent dépensé inutilement en plaisirs, en toilettes, en autos luxueux ! Vous qui êtes si larges quand il s'agit de vous-mêmes, ne soyez pas trop parcimonieux quand il s'agit de charité. Vous qui êtes chrétiens, soyez-le tout à fait. Puis n'avez-vous pas quelques péchés à expier ? et souvenez-vous de cette parole des saintes Ecritures : La charité couvre la multitude des péchés. »

LES OBLIGATIONS DU VICAIRE

LA direction du patronage aurait suffi à faire de M. Gouy un « homme mangé » : il devait cependant accomplir toutes les fonctions ordinaires d'un vicaire, prêcher, confesser, visiter les malades, « prendre la semaine », accompagner les morts jusqu'à ces cimetières « remisés », comme il disait, loin de son

centre ; or dans ce temps-là le clergé entier accomplissait encore cette cérémonie. Il aurait souhaité du reste une organisation paroissiale plus fondée sur les besoins des vivants, une répartition des quartiers entre les vicaires qui eût permis un contact plus large et plus direct avec l'ensemble des habitants.

EN VACANCES : LES VOYAGES ET LE PÈLERINAGE EN TERRE SAINTE

ON conçoit qu'il ait éprouvé le besoin d'une détente annuelle, qui serait en définitive profitable à son activité apostolique. Or la détente, c'était pour lui le voyage, le grand voyage. Il en a continué la pratique jusqu'à la guerre de 38. Il a visité l'Italie, l'Autriche, la Hongrie, l'Angleterre, l'Espagne, l'Algérie ; il a poussé jusqu'au Sahara et fait son pèlerinage au Père de Foucauld. Il excellait à raconter et à fondre dans un seul récit ses souvenirs personnels et ceux de ses lectures. Ses voyages étaient son orgueil. « A voir beaucoup, disait-il, on devient large et indulgent pour les hommes. »

Le plus mémorable de ses voyages fut son pèlerinage en Terre Sainte au cours de l'été 1924 ; il en a fait un long rapport publié dans l'Echo d'octobre 1924 à juillet 1926.

Si curieux qu'il fût des hommes et des choses, il s'est profondément recueilli et il a intensément prié dans ces lieux sacrés où le Sauveur a vécu. La première apparition du lac de Tibériade l'émeut vivement : « Nous oublions toutes nos fatigues, la chaleur qui nous a à moitié asphyxiés : debout, haletants, frémissements d'émotion, nous dévorons des yeux ce lac que les yeux de Jésus ont contemplé tant de fois ! » La vue du Saint-Sépulcre le saisit plus fortement encore : quand il baise la pierre du tombeau, il demeure « quelques instants comme anéanti par la majesté du lieu »... « Je sors, ajoute-t-il, et, sans trop savoir où je me trouve, je me laisse tomber sur un banc de pierre, et là, bien longtemps, je me laisse bercer par la douce émotion qui m'a envahi... Je n'entends rien, je ne vois rien, mais je remercie du plus profond de mon cœur le bon Dieu qui m'a permis de venir jusqu'ici. » Alors il revit les mystères de la Passion et de la Résurrection : « C'est ici... ! » Il conclut : « Jamais de ma vie je n'avais fait une pareille méditation ! Le temps avait passé vite et il faisait nuit noire, j'étais presque seul dans l'immense basilique. » A la fin du Chemin de Croix collectif : « Je suis resté longtemps, dit-il, caché derrière un pilier... ; il fait si bon méditer sur le grand drame qui s'est

déroulé là il y a dix-neuf siècles. » Il renouvellera d'autres fois ses longues méditations au tombeau du Sauveur, il aura aussi le bonheur de demeurer, presque seul, au milieu d'un grand calme dans la grotte de la Naïvité. « Je ne puis détacher mes yeux de la petite étoile d'argent portant l'inscription du fait le plus mémorable qui se soit accompli dans le monde : « Ici est né le Sauveur du monde. » Avant de quitter Jérusalem, il refait la visite de tous les sanctuaires, afin d'« imprimer dans son âme l'image de ces lieux à jamais bénis ». « Profondément ému, une dernière fois j'embrasse cette pierre où a reposé le corps du divin Crucifié... » Le soir, de Notre-Dame de France il contemple au clair de lune tous les Lieux saints de la Passion : « C'était ainsi le soir du Jeudi Saint, il y aura bientôt deux mille ans ! Je tombe à genoux et accoudé sur le balustre de la terrasse j'adore... et dans une dernière prière je demande au bon Dieu que la sainte Passion de son divin Fils ne soit pas inutile pour moi et pour les âmes qui me sont confiées. »

Au cours de ses voyages les plus profanes, le joyeux et exubérant compagnon savait réserver le temps de la prière. « J'ai fait personnellement plusieurs grands voyages avec lui, témoigne un de ses amis : il n'admettait pas que la piété fût abandonnée et il fallait se lever très tôt pour méditer et préparer sa messe avant de penser aux distractions du voyage. Quand il fallait réciter le bréviaire, il donnait toujours l'exemple d'une attitude très digne. » Et son recueillement était d'autant plus remarqué que sa gaieté habituelle était plus expansive.

Le grand voyageur savait du reste trouver le chemin des Trappes et autres abbayes pour se ménager, à peu près chaque année, quelques jours de retraite. Cet homme si accaparé, si peu maître de son temps, même pour la prière, éprouvait un besoin intense de solitude avec Dieu et parfois comme une nostalgie de la vie monastique. Il ne parlait pas souvent seul, même en retraite ; mais ses compagnons avaient l'impression qu'une fois arrivé au monastère il était vraiment tout à Dieu.

VERS LA CURE

CEPENDANT le vicaire de Notre-Dame voyait arriver le temps où selon toute vraisemblance il serait nommé curé : en 1930 il atteignait la cinquantaine. Des désirs assez incompatibles partageaient son cœur. Il aspirait à une certaine indépendance de vie, mais il ne se résignait guère à quitter ses chers jeunes gens ; il avait l'impression de vivre à leur service « les plus belles années de sa vie ». Volontiers il se serait vu détaché

du service paroissial et de la cure pour se consacrer encore plusieurs années au patronage et y assurer une plus longue continuité.

Le chanoine Ménard faisait d'autres rêves. Il trouvait dans le directeur de la Mellinet un collaborateur si cordial, si actif, et même un cœur si secrètement conforme au sien qu'il aspirait à le garder auprès de lui. Ses vœux auraient été comblés si M. Gouy avait été officiellement nommé son second à la direction des œuvres.

Il fut déçu. Un dimanche de février 1930, le 23, M. Gouy recevait sa nomination à la cure de Saint-Gildas-des-Bois, que la mort de M. Prod'homme laissait vacante après trente-quatre années de pastorat.

Le « père » ne quitta pas sans déchirement sa famille très aimée. A chaque membre du patronage il voulut laisser en testament une image de la Sainte Vierge avec ces simples mots qui figuraient déjà sur le règlement : « Aime Dieu et va ton chemin. Abbé H. Gouy, directeur du Patronage de Notre-Dame de Lourdes et de la Mellinet. Janvier 1921-Mars 1930. »

La Cure de Saint-Gildas (1930-1936)

L'ACCUEIL ENTHOUSIASTE

AU cours de la seconde semaine de Carême, le nouveau curé fit à Saint-Gildas une entrée triomphale. Il arrivait précédé de sa réputation, de toute sa popularité. La population s'était portée à sa rencontre sur la route de Pont-Château et avait allumé des feux de joie.

Le dimanche suivant 23 mars eut lieu l'installation solennelle. M. Hillereau, curé de Notre-Dame, la présidait. Evidemment la Mellinet était là ; d'autres paroissiens accompagnaient leur regretté vicaire. Quand dans son discours, il dit adieu à cette chère jeunesse, l'orateur ne fut « plus maître de son émotion », narre l'éminent chroniqueur. « Chers enfants, s'écrie-t-il, j'avais pris comme résolution de vous aimer, de vous consacrer mes journées et mes veilles, je l'ai fait... Mais les hommes passent, les œuvres restent. » Désormais, sans rompre avec le passé — que de visites individuelles et collectives à Saint-Gildas — M. Gouy appartient à son nouveau troupeau. Dès sa petite enfance, il a entendu parler de Saint-Gildas. Car il voyait à l'église les « Sœurs de Saint-Gildas » qui accompagnaient les petites filles de l'école. Le Supérieur de la Communauté était alors un de ses compatriotes, le chanoine Bachelier ; souvent des filles de Saint-Lumine prenaient le chemin du noviciat. Aussi le petit Gouy entrevoyait-il Saint-Gildas comme un pays de rêve, presque le vestibule du paradis. « Maintenant, voué à cette paroisse, il sera le pasteur de tous, avec cependant « un faible naturel » pour les jeunes. La maison-mère des Sœurs de l'Instruction chrétienne sera spirituellement « le contrefort de sa paroisse comme le couvent est le contrefort de la base. »

UN ENTRAINEUR IRRÉSISTIBLE

PENDANT six ans, M. Gouy devait être à Saint-Gildas un entraîneur irrésistible. Les regards superficiels retiendront surtout l'éclat des manifestations extérieures, les constructions, restaurations et embellissements. Mais le souci de l'action profonde l'emportait sur tout le reste, et le reste n'était que moyen.

Certes, très humain, il voulait aider les hommes à aimer Dieu et les saisir par toutes les forces vives. Saint-Gildas demeurait un peu à l'écart de la civilisation générale et les fêtes y étaient rares. M. Gouy veut des fêtes. Il est heureux d'accueillir, dès son premier lundi de Pentecôte, une des deux grandes assemblées traditionnelles de la Jeunesse Catholique. Et le soir un feu d'artifice est tiré pour les Gildasiens. Déjà ce jour-là des jeunes, tout heureux qu'on s'occupe d'eux, s'empresent autour de leur curé.

Dès ces premiers mois, il a tellement bien gagné le cœur de ses paroissiens qu'on lui souhaite la Saint-Henri avec enthousiasme. On savait qu'il désirait doter Saint-Gildas d'une fanfare. Voici qu'au soir du 14 juillet un imposant cortège d'hommes et de jeunes gens vient offrir au pasteur vingt-et-un clairons, neuf tambours, des cymbales et une grosse caisse ! Tous les ans, la fête de M. le Curé restera l'occasion d'une grande manifestation d'enthousiasme — sans nécessairement comporter des cadeaux aussi substantiels.

En décembre un cinéma paroissial est ouvert. La salle, que M. Prod'homme avait consenti de construire les dernières années, est transformée et complétée ; le 28 décembre, M. Lemoine vient la bénir, et l'on donne une belle représentation de « l'Enfant prodigue ».

Le 26 janvier suivant, le monument aux morts de la guerre de 1914 est enfin inauguré, grâce aux initiatives de M. le Curé. Ce jour-là, la vaste église est « pleine à craquer ». A la fête de Jeanne d'Arc la fanfare fait sa première sortie. A la kermesse de cet été 1931, la « Gildasienne » apparaît en costume, suivie d'un joli défilé fleuri.

Plus tard on inaugurera, au soir du 8 septembre, les processions aux flambeaux en union avec Lourdes.

Et que de belles séances au patronage, où les artistes de la Mellinet apporteront souvent leur concours !

SEIGNEUR, J'AI AIMÉ LA BEAUTÉ DE VOTRE MAISON

L'ÉGLISE devait être, dans la pensée du pasteur, attirante par son cadre de beauté, et par l'éclat de ses cérémonies.

C'était une joie et une fierté pour lui d'être le gardien d'une vénérable église abbatiale, une des plus précieuses du diocèse. Il en goûte la façade de pierre rouge avec son porche profond, où se dessine déjà l'arc brisé, et la haute rosace. Il admire les colonnes trapues aux chapiteaux sculptés, tout cet ensemble qui remonte au douzième siècle. Le dix-huitième a légué les élégants rétables des autels latéraux, les boiseries et les stalles aux sculptures infiniment variées, enfin cette gracieuse grille en fer forgé qui fermait autrefois le chœur et qu'on a adossée intérieurement au grand portail.

La poussière des ans ne rend pas l'édifice plus vénérable ni surtout plus accueillant. Il faut donc faire sa grande toilette, mettre en valeur toutes ses beautés... et indiquer aussi aux touristes par des écriteaux sur la route que le monument vaut la peine qu'on s'y arrête.

Le vestiaire, le luminaire avaient besoin d'être enrichis, et modernisés. Dès la première année les acquisitions sont nombreuses.

Au gré du pasteur les fenêtres présentaient trop de verres blancs ; surtout la rosace de la façade, raccourcie il est vrai à l'intérieur par la voûte de pierre qu'un de ses prédécesseurs avait cru bon de construire, mais tout de même haute de neuf mètres et large de trois. M. Gouy obtint du maître Baudrier un projet : il représentait le corps de saint Gildas transporté après sa mort par les anges en son abbaye de Rhuys. La maison Uzureau exécuta le travail selon les techniques les plus modernes, renouvelées du Moyen-Age, et dota l'église de Saint-Gildas d'une féerie éblouissante de couleurs. Une plume experte a étudié de près, dans la Semaine Religieuse du 15 décembre 1934, cette œuvre puissante et tumultueuse. On devine tout ce que l'exécution put nécessiter de démarches, de voyages à Nantes de la part du curé. Dans son registre de paroisse, après avoir relaté l'inauguration du vitrail à la Toussaint 1934, il écrit cette prière : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison, vous aurez pitié de votre serviteur. »

Son zèle pour la maison de Dieu ne devait pas se tenir pour satisfait. Grâce aux mêmes concours, il peupla les fenêtres de l'abside, du transept et des bas-côtés avec des images vivement

colorées. A part le Christ-Roi qui préside au fond du chœur et quelques autres vitraux, aucun plan général n'a inspiré le choix, des sujets : les familles donatrices peuvent reconnaître dans leur église les Saints qui à divers titres leur sont chers. « Ce sont des œuvres qui font l'admiration du visiteur, note le curé, toujours optimiste et heureux d'avoir rapidement abouti. »

Cependant, dans le sanctuaire, les enfants de chœur évoluaient, les jours de fête, en costume de clercs bénédictins et semblaient évoquer les moines de jadis. L'autel était toujours paré avec beaucoup de goût; M. le Curé y contribuait volontiers lui-même.

L'électrification des cloches permit de mettre en valeur, par des combinaisons variées, l'harmonieux carillon. M. le Curé était si fier du dispositif qu'il en révélait le secret à tous ses visiteurs; pendant un certain temps les cloches déversèrent leur douce musique aux heures les plus inattendues sur la campagne gildasienne.

M. Gouy n'avait pas un don particulier pour la musique; mais il utilisa les talents de ses vicaires pour former une maîtrise. A peine arrivé, il desserrait à l'église les dents des jeunes filles et des enfants. Un petit harmonium ne pouvait contenter un curé qui « s'efforçait de donner à toutes les fêtes le plus d'éclat possible, pour attirer à l'église la foule en rendant la religion plus attrayante. » Dès 1932 il se procura un polyphone. Il accueillit bientôt avec faveur la proposition que lui fit M. Koenig, facteur d'orgues à Paris, de transformer ce polyphone en orgue. Et c'est ainsi que le 5 mars 1933, le maître Courtonne inaugura un instrument de douze jeux complets, dont sept entièrement nouveaux, avec deux claviers et un pédalier. Un menuisier du pays avait construit un buffet qui s'harmonisait avec les boiseries du chœur. La fête d'inauguration fut « magnifique »; le chanoine Ménard y prononça un beau discours. « Je remercie le bon Dieu, nota le curé sur son registre, qui m'a permis de doter la paroisse de ce magnifique instrument qui désormais donnera à nos cérémonies l'éclat d'une cathédrale. »

Tous ces travaux exigeaient des dépenses considérables. Fort heureusement M. Prodhomme avait laissé des finances prospères; et son successeur ne fit jamais appel en vain à la générosité des paroissiens. Il trouva chez quelques-uns des plus fortunés un cœur inépuisable; mais tous rivalisèrent pour satisfaire un curé que des malins appelaient le « père-la-quête »; on pouvait constater très vite, et avec beaucoup de plaisir, comment il employait l'argent qu'on lui donnait ou qu'on lui avançait... à fonds perdus. « A Saint-Gildas, affirme-t-il, on trouve des dévoue-

ments incomparables. » Il savait récompenser ceux qui l'aidaient, et naturellement c'était par des voyages. On se rappelle encore avec enthousiasme certaines excursions à Sainte-Anne d'Auray ou dans le golfe du Morbihan.

LA CULTURE DES AMES

Ce gros effort extérieur n'avait pour but que de favoriser la culture des âmes. Pour la réaliser, M. le Curé recourait chaque année aux retraites spécialisées. Au premier Carême, il prêche lui-même les jeunes gens et les hommes. Dans son bilan de 1931, il remarque avec joie que la paroisse est en progrès, que le nombre des communions s'est sensiblement accru, puisqu'il est passé de treize à seize mille sur un territoire qui compte à peine deux mille habitants. Vraiment les hommes ne pouvaient résister à ce curé si cordial qui les attendait lui-même à la porte de l'église avant chaque exercice de la retraite et donnait à chacun une bonne poignée de mains.

En mars 1933, la retraite des jeunes gens comporte une journée entière de récollection silencieuse. « Nous avons tort, écrit le curé, de ne pas demander assez aux jeunes gens. Une autre année je me suis bien promis de faire donner à nos chers jeunes gens une retraite fermée. C'est le seul moyen pour arriver à un résultat sérieux... Cela devient un besoin pour eux. » En janvier 1934, une expérience de ce genre est tentée avec les jeunes filles : le succès est complet.

Cependant, du 3 au 24 janvier 1932, une mission de trois semaines, prêchée par les Pères Capucins, remua toute la paroisse qui « avait besoin d'être réveillée de sa foi un peu léthargique ». Le résultat fut merveilleux : « Pendant trois semaines la paroisse a vécu comme une communauté religieuse. » Il n'y eut que cinquante abstentions. A la clôture, on érigea sur une grande place une statue de sainte Jeanne d'Arc, achetée autrefois par M. Prod'homme et restée sans emploi, à la place d'une vénérable fontaine que M. Gouy ne trouvait plus assez moderne.

En janvier 1935, le jubilé de la Rédemption est un vrai retour de mission; M. le Curé enregistre avec joie trois cents quatre-vingts communions d'hommes.

Il s'occupe lui-même de former à la piété les petits enfants. Chaque premier vendredi du mois il a pour eux une messe de communion. « Dans une causerie simple et familière, explique-t-il, il s'efforce de préparer ces petites âmes et de les former à la vie chrétienne. Il fait avec eux l'action de grâces. » La Croi-

sade eucharistique est fondée en avril 1932; M. le Curé emmène ses enfants, avec un certain nombre de parents, à la journée du Congrès eucharistique national d'Angers qui leur est réservée.

Ses catéchismes sont très vivants : il fait beaucoup parler, il adopte avec ces petits quelque chose des méthodes d'un cercle d'études; il pense ainsi les préparer à utiliser cette formule dans les mouvements de jeunesse.

L'action du clergé sur les enfants est aidée par celle de deux écoles depuis longtemps florissantes, dirigées par les Sœurs de Saint-Gildas et par les Frères des Ecoles chrétiennes. M. Gouy marqua avec éclat toute la reconnaissance qu'il portait aux maîtres en célébrant très solennellement le 23 avril 1933 les noces d'or d'enseignement du directeur de l'école des garçons, M. Clément Bernard, qui se dépensait au service de la paroisse depuis près de quarante ans. Le chanoine Ménard fut chargé de magnifier un pareil dévouement.

Enfin l'ancien directeur de la Mellinet devait donner à la jeunesse masculine une portion privilégiée de son cœur. Comme à La Bernerie, comme à Nantes, il veut assurer aux adolescents de saines et agréables distractions; il fonde une équipe de football, il fait la guerre aux plaisirs douteux. Il s'aperçoit un jour que des bals s'organisent et menacent de se multiplier; il en est tourmenté. « Il faut parler, dit-il, c'est mon devoir. » Cependant il hésite : « Pourvu que je n'en dise pas trop ! Il est si facile de faire alors plus de mal que de bien. » Bientôt la décision est prise. « Ses paroles très mesurées, pleines d'onction et de tristesse, déclare un témoin, ne firent que du bien. » Il ne s'en tint pas aux remontrances publiques. « Il alla trouver le principal organisateur, lui parla en ami, avec des accents qui le touchèrent réellement. » Et il ne fut plus question de bal à Saint-Gildas pour longtemps.

Le père de la J.O.C. nantaise favorise ici la naissance de la J.A.C. Dès 1930, un petit congrès a fait connaître le mouvement. Le 17 septembre 1933, la nouvelle section organise un congrès cantonal. « C'est grâce à vous, Monsieur le Curé, déclare le vicaire général Lemoine, que nous avons le bonheur de nous trouver réunis ici aujourd'hui et d'assister à un si beau début de mouvement de jeunes dans nos campagnes nantaises. » Les cours agricoles par correspondance sont pour lui l'objet d'un soin personnel. Il ne manque pas la réunion mensuelle de la section. Surtout il veut développer la vie religieuse en profondeur. Comme les enfants, les jeunes gens ont leur messe mensuelle, avec l'action de grâces prenante suggérée par le curé, et qui doit aboutir à des résolutions pratiques. De temps en temps des veillées de prières sont organisées et animées par lui. Il aide

aux préparatifs : si un de ses gars manque d'assurance pour la lecture qu'il doit y faire, il le prend dans sa chambre et lui fait répéter le texte phrase par phrase jusqu'à ce qu'il ait obtenu une diction correcte.

LES RECOLLECTIONS SACERDOTALES

Le rayonnement de M. Gouy s'étendait au-delà de la paroisse. On venait volontiers dans ce presbytère qu'il avait voulu pour tous accueillant et gai. Combien de jeunes gens, de séminaristes, de prêtres y ont séjourné, retrouvé santé et force morale, pris un bain de joyeux optimisme ! Entendait-il dire qu'un de ses gars d'autrefois était déprimé : « Ce pauvre enfant, écrivait-il, a besoin de repos et je crois qu'une bonne cure d'air à Saint-Gildas lui ferait beaucoup de bien. Aussi tâchez donc de le voir et de le décider à venir se reposer... »

Le jeune clergé des environs fut sans doute le bénéficiaire principal de cette charité si hospitalière. Au soir du congrès jaciste de 1933, M. Gouy « manifesta à M. Lemoine ses craintes que le congrès n'eût pas de lendemain. » Pour poursuivre l'effort le clergé aurait en effet besoin de directives et de documentation. « Le meilleur moyen de développer nos œuvres, c'est d'attirer nos prêtres. » Le Vicaire général est d'accord : on réunira sans tarder les vicaires du canton, et ce sera pour une récollection sacerdotale.

Le 17 octobre le projet fut exécuté. Tous les participants furent contents, M. Lemoine enthousiasmé. Les moments de prière collective ou individuelle, d'échange fraternel et de silence, de sérieux et de détente alternèrent. Au curé de Saint-Gildas revenaient l'hospitalité absolument désintéressée, et cette atmosphère de joie épanouie, parfois bruyante, où transparaissent pourtant les hautes préoccupations spirituelles et qui invitait finalement à rechercher à l'unisson le Seigneur dans le secret de l'âme. Il mena ce jour-là une conversation sur l'isolement du prêtre ; c'était un sujet qui lui tenait à cœur ; partout, dans les relations de voisinage ou de presbytère, il s'était efforcé par sa gaieté d'aider ses confrères à vaincre la solitude. Voici qu'aujourd'hui un moyen s'offrait de rendre plus effective et plus surmountable la fraternité sacerdotale.

En se quittant, on se donna rendez-vous à trois mois. Pendant tout le séjour de M. Gouy à Saint-Gildas, les récollections sacerdotales se succédèrent à cette cadence; M. Lemoine ne les manquait guère, ce fut même une de ses plus grandes satisfactions à la fin de sa vie. Dans d'autres régions on imita Saint-Gildas. M. Gouy avait bien été l'initiateur.

En dehors même de ces rencontres collectives beaucoup de jeunes confrères venaient chercher auprès de lui conseil et encouragement au milieu des difficultés; il ne comptait pas son temps à leur service.

UNE CURE HOSPITALIERE

TOUJOURS pris, accaparé par mille affaires et la charge de tant d'âmes, il ne donnait jamais l'impression qu'on le gênait et qu'il fallait le laisser travailler. Au contraire il se prodiguait pour ses visiteurs. S'ils restaient quelque temps, il les promenait. Il ne suffisait pas de les faire monter au calvaire de Bernugat, qu'il a enrichi de nouvelles statues et qui par-dessus le plus domine toute la région; ni même de visiter les magnifiques bois de la Communauté parfois étonnés de voir tant d'étrangers (mais que n'accorderait-on pas à un curé si aimable ?); souvent M. le Curé prenait le volant, car il était devenu automobiliste, et « Caroline », c'était dans l'intimité le nom de sa voiture, emmenait les hôtes reconnaître le pays jusqu'à cinq lieues à la ronde. Un jour cette charité si désireuse de faire plaisir fut endeuillée par un tragique accident; le cœur de M. le Curé en fut déchiré, mais il ne perdit pas confiance.

UNE LETTRE DE L'ÉVÊCHÉ

LE 21 juillet 1936, au matin du second dimanche de la Fête-Dieu, M. Gouy recevait une lettre de l'Évêché : l'Administrateur apostolique du diocèse le priait d'aller administrer la paroisse de Saint-Nazaire. Celle-ci avait perdu en avril le curé qui, depuis 1909, usait ses forces à son service, le chanoine Joalland. M. Gouy fut consterné : fallait-il donc quitter cette terre féconde et aimée à l'heure où les épis levaient pour la moisson ? Il consulta, on lui fit un devoir d'accepter; du reste l'invitation de l'autorité se faisait aussi impérative qu'il était possible.

La veille du dimanche où il devait faire ses adieux, il dit à son vicaire : « Ecoute bien ! Je vais te laisser un papier que tu liras demain en chaire... Je ne pourrais pas le lire sans pleurer, je n'irais pas jusqu'au bout. Heureusement je dois assister un nouveau prêtre à La Bernerie, cela se trouve bien ! » Le vicaire exécuta donc le mandat; l'assistance était visiblement émue, la paroisse entière sentait le déchirement d'un deuil de famille, tempéré seulement par l'espoir que le curé de Saint-Nazaire ne serait pas tout-à-fait perdu pour elle.

L'Archiprêtre de Saint-Nazaire (1936-1943)

EN la vacance du Siège épiscopal aucune nomination de curé ne pouvait être faite. C'est donc à titre d'administrateur que M. Gouy fut reçu à l'église de Saint-Nazaire le dimanche 19 juillet 1936. M. le Chanoine Crespel, curé de Saint-Gohard, présenta aux paroissiens son ancien élève de Seconde. C'est devant une église archicomble que M. Gouy définit son programme : « Je serai l'apôtre de la charité. »

Le 15 novembre, huit jours après sa réception solennelle dans sa « seconde ville épiscopale », le nouvel Evêque de Nantes nommerait l'administrateur curé de Saint-Nazaire; il l'élèverait à la dignité de chanoine honoraire le 27 décembre; installé à la Cathédrale le 21 janvier, le nouveau chanoine sera fêté par les siens le dimanche suivant. Enfin, quand le Synode diocésain de juillet 1939 aura établi ce titre, il deviendra archiprêtre de Saint-Nazaire.

RESTAURATIONS ET EMBELLISSEMENTS

DES le premier jour, M. Gouy se sentit responsable de onze mille âmes, dont un bon nombre ignorait le chemin de l'église. Il ne vivra que pour elles; certes il ne soupçonnait pas jusqu'à quel point il devrait réaliser à leur service le crucifiement de l'apôtre.

Comme à Saint-Gildas, il voulut rendre la maison de Dieu et la maison des prêtres attirantes pour tous.

La cure était en mauvais état. Dès le mois d'août elle fut réparée et modernisée. « Le presbytère, c'est un peu votre maison. Il importe que cette maison soit convenable et fasse honneur à ceux qui viennent nous visiter. Venez-y et vous y trouverez bon accueil. »

L'église, rebâtie au début du siècle, a des proportions de cathédrale. Tout de suite les peintures extérieures sont rafraî-

chies, les ferrures des portes bronzées. La décision est prise de compléter l'ornementation intérieure. Mais d'abord des haut-parleurs semblent nécessaires pour faire parvenir la voix des prédicateurs jusque dans les recoins de l'édifice; il y aura même un micro derrière le maître-autel pour la maîtrise.

Ensuite par tranches, on exécute le vaste programme d'améliorations et d'embellissements.

Le grand orgue, sorti de la maison Cavallé-Kohl, doit être réparé d'urgence. De plus le pédalier est incomplet et incommode. Quelques jeux seraient heureusement ajoutés aux claviers manuels, M. König est mandé et mène à bien les travaux. Enfin l'instrument est mal placé : dans une chapelle latérale, en contre-bas : il sera transporté derrière le maître-autel. « Là, sa voix majestueuse ou plaintive, au lieu de glisser sous les nefs latérales peu sonores, s'amplifiera sous les voûtes imposantes de la grande nef. » Le 18 avril 1937, M. Courtonne fera l'inauguration. Mais déjà le 18 mars, le Cardinal Verdier, lors de sa mémorable visite à Saint-Nazaire, aura eu les prémices de l'orgue rajeuni et mis à sa vraie place.

Le maître-autel de l'ancienne église, en bois sculpté et doré du dix-huitième siècle, avait été mis en pénitence au fond d'une sacristie « où il achevait de mourir bien tristement ». Dans la chapelle laissée libre par l'orgue il revient à l'honneur avec des dorures neuves.

Le mobilier du chœur est pauvre et même un peu infirme. Or M. Gouy a rapporté de Saint-Gildas une vision de stalles et de boiseries richement ouvragées. Déjà pendant la guerre il en avait découvert avec admiration dans les Flandres. Dès les premiers mois il a fait étudier des projets. Voici que tour à tour prennent place au chœur, un fauteuil pour le célébrant et des tabourets, six, puis huit stalles, le tout sculpté en chêne massif de la Sarthe; le travail est achevé en avril 1938. M. le Curé est d'autant plus fier de cette œuvre sérieuse et sobre qu'elle a été réalisée par deux de ses chers gars de la Mellinet. Les timorés s'étonnent de si rapides nouveautés : « Je laisse dire et je marche. »

Ce n'était qu'un début. A Saint-Gildas, M. Gouy a été conquis aussi par le fer forgé. De hautes grilles en fer forgé surmonteront les stalles et entoureront le chœur; deux lampadaires en seront comme la fleur aux extrémités de la balustrade. Dans le transept des confessionnaux lépreux se blottissent au fond de hautes et larges excavations : celles-ci seront garnies de grilles au sein desquelles s'ouvriront les nouveaux confessionnaux. Cette œuvre puissante et sobre était achevée en novembre 1941.

M. le Curé a fait d'autres rêves : autour de l'orgue le mur de l'abside est nu, il appelle aussi des boiseries, et, au-dessus, pour garnir et éclairer des espaces sombres, de vives peintures à la fresque... Une réalisation plus audacieuse serait le clocher... Si Dieu le veut, M. Gouy n'en désespère pas.

Tous ces travaux sont coûteux; mais il ne semble pas que, pour l'embellissement de l'église, le curé de Saint-Nazaire ait jamais manqué des ressources nécessaires.

LES ECOLES, LES ŒUVRES, L'ACTION CATHOLIQUE

D'AUTRES constructions devaient lui causer plus de soucis. Car, s'il voulait splendide la maison de Dieu, il attachait aussi le plus haut prix à l'éducation chrétienne des enfants, et il devait se donner une peine inouïe pour l'aménagement et l'agrandissement de ses écoles.

Dès les vacances 1936, l'école Saint-Joseph, où enseignent les Frères de Ploërmel, est l'objet de ses soins : la cour, que le mauvais temps transformait en vaseuse, est goudronnée, le préau prolongé; une septième classe est aménagée. Deux autres suivront.

Le développement de l'école des filles Notre-Dame d'Espérance, dirigé par les Sœurs de la Pommeraye, lui donne plus de mal encore. Il est en effet nécessaire d'établir un cours secondaire : rien à Saint-Nazaire ne fait pour les filles, pendant au collège Saint-Louis. Quatre nouvelles classes sont à bâtir, c'est l'affaire de quatre-vingt-dix mille francs. Là non plus, M. le Curé ne se laisse pas paralyser par les esprits timorés : « Nous bâtissons... » Ce projet, conçu en avril 1938, a été une lourde croix pour lui. Désormais, comme jadis à Notre-Dame, il doit se faire quêteur à domicile : l'habitude ne lui en donne pas le goût. Il n'a pas réuni la moitié de la somme, un an plus tard, qu'un nouvel agrandissement s'impose : il montera le bâtiment d'un étage. Pour assurer l'instruction chrétienne dans sa paroisse il ne veut épargner aucun effort. Cette fois il recourra à l'emprunt; des cotisations de membres honoraires, il l'espère, paieront les intérêts. L'inertie de tant de Catholiques, devant le problème capital de l'école, le déconcerte.

Les travaux seront à peine achevés que les circonstances de la guerre priveront de logement la foule de ses écoliers; mais il trouvera moyen, au presbytère et à travers la ville, de loger ses vingt-cinq classes, en même temps qu'il aidera le collège Saint-

Louis à se tirer lui-même d'embarras et qu'il recevra plusieurs de ses professeurs chez lui.

Privé de kermesse en 1940, il sentira plus lourd encore, et jusqu'au bout, le poids de ses charges financières. Pourtant il était décidé à ne pas s'en tenir là, car il croyait nécessaire de doter après guerre sa ville, si totalement industrielle, d'une école professionnelle d'inspiration chrétienne.

Il lui était pénible de voir une partie de sa vie absorbée par les quêtes, la comptabilité, les affaires matérielles. « Nous n'avons pas reçu le sacrement de l'Ordre pour cela, disait-il, mais pour annoncer l'Évangile... » Il formait donc le projet de confier à un conseil de laïcs l'administration temporelle de la paroisse.

Autant qu'il le peut, avec tout son cœur et de toutes ses forces, il remplit la mission propre du prêtre. De ses écoles il n'est pas seulement le pourvoyeur. Il se tient en contact direct avec les maîtres. « Etes-vous content de vos élèves, Monsieur le Directeur ? demande-t-il souvent. Sont-ils dociles, pieux, travailleurs ? Il ne faut pas craindre de me mettre au courant; au besoin, j'irai leur dire un petit mot. » Chaque vendredi il consacre une heure au catéchisme des grands dans la classe même; il gagne tellement leur confiance que la plupart se confessent à lui. Il applaudit aux initiatives prises pour les préparer plus directement à la vie de travail par des causeries sur les métiers et des visites d'ateliers dont chaque élève doit faire un compte-rendu qui est corrigé par un ingénieur des Chantiers de Constructions navales. A Notre-Dame d'Espérance il assure à partir de 1940 le cours d'instruction religieuse des classes supérieures; son enseignement, substantiel et vivant, a laissé aux auditrices un grand souvenir.

L'action des écoles se poursuit par celle des Amicales. M. le Curé dirige les réunions de celle des jeunes filles. Il suit avec intérêt les activités de celle des hommes, dont un de ses vicaires est l'animateur. Les représentations données par l'Amicale Saint-Pierre ont un grand succès dans la ville; Monseigneur ne dédaigna pas, une fois ou l'autre, d'en être le spectateur.

Il compte beaucoup sur les œuvres. Peut-être ne se consolait-il jamais de ne pas posséder, dans sa paroisse même, un patronage qui lui rappelât celui de Notre-Dame. Mais il voit avec joie se développer les mouvements d'Action catholique spécialisée. Il aime à en contempler le défilé lors des grandes manifestations religieuses. Aux Quarante-Heures, ils sont priés de venir avec leurs insignes et leurs drapeaux. « Du haut de la chaire, Monsieur le Curé fera l'appel de tous les groupements et tous les présidents devront répondre : « Présent ! » Cette grandiose céré-

monie sera comme une grande revue de toute l'armée des chefs catholiques, et la revue sera passée par Notre-Seigneur lui-même. » La procession de la Fête-Dieu 1939 est une vision d'espérance; « C'est le déploiement de tous les groupements catholiques de la ville. Il y en a des groupements !... Ce ne sont pas surtout les cheveux blancs qui dominent, ce sont surtout des jeunes... de toutes classes, de toutes conditions, sans aucune espèce de respect humain, fiers d'être chrétiens et désireux de faire partager leur foi rayonnante à leurs frères égarés dans les sentiers de l'erreur. »

Il accompagne ses jocistes au Congrès jubilaire du dixième anniversaire tenu à Paris au Parc des Princes en juillet 1937. Quatre vingt mille jeunes sont rassemblés; M. Gouy peut constater les progrès depuis l'assemblée de Montmartre en 1927. « Ma première impression, dit-il, a été celle d'une force admirablement disciplinée... De la joie, de la gaieté certes, comme il convient à la jeunesse, mais une joie calme, tranquille, j'allais dire sage ! » Sa fierté fut grande, lors de la Fête nocturne du Travail, quand « tout à coup on vit entrer dans l'arène une magnifique reproduction du « Normandie » portée par une quinzaine de nos gars de Saint-Nazaire. Lorsque le joli navire fut porté allègrement sur l'estrade et que de puissants projecteurs eurent jeté sur lui leur lumière éblouissante, ce furent alors des tonnerres d'applaudissements qui se répercutèrent longtemps dans l'arène : jugez de la joie des enfants de Saint-Nazaire et de leur curé qui, perdu dans la foule immense se réjouissait dans son cœur de l'honneur fait à ses bons ouvriers. » La leçon finale est d'optimisme et de confiance en l'avenir du pays : il reconnaît là « une sève vigoureuse » capable des plus beaux renouveaux.

Il voudrait que tous les Catholiques connaissent et apprécient à leur valeur ces mouvements apostoliques : « Croyez-le, leur dit-il en décembre 1938, il se fait (grâce à eux) beaucoup de bien dans la paroisse et du bien en profondeur qui restera au milieu des luttes et des difficultés. »

Son zèle voudrait des conquêtes plus rapides et s'impatiente parfois. Jusqu'au bout il reconnaît la lente germination du ferment évangélique. Après la belle messe du Travail du 2 mai 1942, où se fit en costume de travail l'offrande des outils et où beaucoup de jeunes ouvriers communierent, il remarque qu'un acte semblable a été accompli dans beaucoup d'autres villes industrielles, et il conclut : « Tout cela est bien consolant et indique clairement que les grandes idées chrétiennes reprennent leur place dans la masse ouvrière. Cela, c'est la grande révolution nationale qui sauvera la France ! » Ce sont peut-être les dernières lignes qu'il ait écrites dans son bulletin paroissial.

M. le Curé préside lui-même à la fondation du mouvement ouvrier adulte. Les débuts sont lents, pénibles ; peut-être, accablé par les charges, ne donne-t-il pas une impulsion assez énergique... Mais, après l'adhésion des dirigeants professionnels, l'essor est magnifique. Quoi qu'il en soit, ses hommes s'attachent à lui et admirent ses vertus. Ses enseignements comme sa personne leur apparaissent empreints de charité : il revient sans cesse sur cette vérité que tout l'apostolat doit être centré sur l'amour du prochain. Il développe l'esprit de foi : « Nous manquons de foi, répète-t-il ; nous ne croyons pas assez, nous calculons trop. Pour ma part j'ai une foi à soulever les montagnes. Croyez en Dieu, croyez en la Providence, priez-le avec foi et avec la certitude d'être entendus, et vous ne serez pas déçus. » Il étonne par son humilité. « Dans nos cercles d'études, témoigne un de ses militants, il nous demandait de le juger, de lui donner notre avis sur sa façon de prêcher, de confesser, sur son attitude générale... »

Il est une œuvre personnelle qui a sa prédilection : celle qui consiste à visiter les prisonniers. Il est officiellement leur aumônier. Il découvre jusque chez ceux de droit commun des fibres secrètes qu'il sait faire vibrer, des puissances de relèvement qu'il exploite à fond, car nul ne redoute de se confier à lui. Et combien d'honnêtes gens ont été jetés là par l'arbitraire des occupants ! M. Gouy leur apporte le réconfort et sa charité leur découvre parfois le chemin vers le Christ.

LES VOCATIONS SACERDOTALES

ENFIN il attache la plus grande importance à la culture des vocations sacerdotales. « Quand il en découvrait une, écrit un de ses séminaristes, il exultait ; il nous en faisait part, à nous les aînés. Chaque année au mois d'octobre il était fier de donner dans le bulletin paroissial la liste des séminaristes et heureux de la voir chaque fois s'allonger. Cette belle moisson qui montait était pour lui un motif de confiance, c'était une bénédiction pour la paroisse. Aussi il ne perdait pas une occasion d'en parler aux fidèles : « Mes frères, j'ai vingt, j'ai vingt-cinq séminaristes. » Il éprouvait une grande joie, lui, l'ami des jeunes, à voir toute cette grande famille remplir et animer son presbytère pendant les vacances. Il riait, plaisantait avec eux : « Il nous semblait tellement de notre âge ! » Mais le ton devenait vite sérieux, il savait montrer toute la grandeur austère du sacerdoce : « J'en ai vu de toutes les couleurs, vous savez ; il y a des moments durs dans la vie d'un prêtre... ; vous ne savez pas tous

les renoncements auxquels vous vous engagez ;... mais vous ne le regretterez pas... ; et puis on ne se doute pas de l'influence qu'a le prêtre ; le prêtre qui est ce qu'il doit être fait beaucoup de bien, et il ne s'en aperçoit pas. » Il recommande qu'on garde bien au séminaire son « atmosphère monacale » et qu'on développe en soi l'esprit d'obéissance. Il veille avec un soin jaloux sur les santés des siens et ne veut pas que, sous prétexte de zèle, les séminaristes en vacances compromettent leur santé et leur apostolat futur. Hélas ! sa vigilance ne peut prévenir ou enrayer toutes les maladies. C'est une grande souffrance pour lui de voir plusieurs de ses chers enfants tomber tour à tour ; il faisait sienne la douleur de leurs familles, et il était atteint dans ses plus doux espoirs : « Quand donc verrait-il autour de lui une demi-douzaine de soutanes et pourrait-il pendant les vacances faire faire des cérémonies dignes et recueillies par ses grands séminaristes ? Combien de temps devrait-il attendre encore pour conduire à l'autel de leur première messe ceux qui devaient interrompre leurs études ? Et puis la maladie allait-elle tous les abattre les uns après les autres ? Et le bon Père Gouy se prenait à pleurer. » Il ne quitterait pas la terre, cependant, sans avoir goûté quelques fruits de sa tendre sollicitude.

FÊTES RELIGIEUSES

LES fêtes religieuses, les grandes prédications sont les moyens de tenir toujours en haleine l'ensemble des fidèles. Comme à Saint-Gildas, il aime la splendeur du culte autant que celle de la maison de Dieu. Doté d'une excellente maîtrise par des vicaires très compétents, et bientôt d'un organiste de valeur, il peut offrir à ses paroissiens de belles cérémonies dans ce grand sanctuaire où évolue avec religion la troupe des enfants de chœur, au pied de cet autel majestueux paré de magnifiques bouquets, car Saint-Nazaire est le pays des fleurs !

Pour associer plus intimement l'assistance aux mystères sacrés, il décide en juillet 1939 que désormais le chant sera assuré à la grand'messe par tout le monde ; on exécutera donc chaque dimanche la même messe grégorienne jusqu'à ce qu'elle soit bien sue. Le mois suivant, à titre d'essai, la grand'messe est avancée : elle sera célébrée à huit heures ; ainsi les personnes pieuses qui désirent communier y assisteront plus nombreuses ; les élèves des écoles, les enfants des catéchismes y prendront le goût du chant liturgique et de la participation active aux offices. L'expérience fut concluante.

Le Carême est chaque année l'occasion d'une grande offensive religieuse. Celui de 1938 est triomphal ; le Père Rambaud, dominicain, attire chaque soir à l'église une foule considérable ; parfois il faut se réfugier sur les marches de l'autel. Quarante mille personnes défilent au cours de ces semaines. Le Mardi Saint au soir une conférence est donnée par le Père dans une salle de cinéma, à Trianon, sur « l'Eglise et les Travailleurs » ; on doit y refuser des places. La messe pascale des hommes est une véritable apothéose.

En octobre de la même année un retour de mission connaît aussi un certain succès.

Le Carême de 1939 est marqué par la conférence apologétique que chaque jeudi Monseigneur vient donner sur l'Eglise devant un auditoire nombreux et attentif. « Désormais, conclut M. le Curé, vous aimerez l'Eglise, vous serez fiers de lui appartenir... Et puis, les Nazairiens ont bon cœur... Ils se souviendront toujours de ce Carême 1939, prêché par l'Evêque de Nantes. »

Les Pâques de cette année-là permirent d'enregistrer un nouveau progrès.

En juin 1939, une grande neuvaine eucharistique ramène le Père Rambaud. On compte plus de mille présences chaque jour. La neuvaine s'achève par la procession du Saint-Sacrement à travers les rues de la ville. Chaque année elle prend un nouvel éclat. En 1937, Monseigneur la préside. M. le Curé remarque que toutes les maisons ne sont pas décorées. Il insistera pour que le respect humain soit vaincu et prodiguera aussi les conseils pratiques, car « rien n'est trop beau pour le bon Dieu. » Le nombre des participants va en croissant et le zélé pasteur voit poindre l'espoir d'une nouvelle chrétienté : la vaste église deviendra bientôt trop petite.

La procession de 1939 devait être la dernière. Mais dans l'intimité de l'église la guerre provoque de touchantes et imposantes manifestations de foi. Une des plus belles eut lieu au soir de la fête du Sacré-Cœur le 31 mai 1940. « L'église est pleine à déborder. Toute la grande nef est pleine d'officiers de tous grades, de soldats, de marins. Au premier rang, on remarque le commandant du « Jean-Bart ». Plus de quatre cents hommes portent des cierges et suivent la procession du Saint-Sacrement en chantant des cantiques. Le spectacle est vraiment émouvant, et jamais, peut-être, assure M. Gouy, je n'ai été le témoin d'une cérémonie aussi grandiose. »

Aux Pâques de 1941, il se réjouira d'un nombre encore inconnu de retours au bercail.

Les cérémonies intimes, les réunions de piété, les prédications dominicales éveillent dans les âmes des dispositions plus généreuses. Décidément M. le Curé a une manière à lui, simple et prenante, de gagner les cœurs. « Certes, écrit-il un jour dans son bulletin, je n'ai nullement la prétention d'être un orateur, mais j'aime à vous parler, je le fais avec une grande simplicité comme un père parle à ses enfants : je le fais avec tout mon cœur, j'ai tant besoin de vous dire combien je vous aime et combien je m'intéresse à vous... Du reste, constate-t-il, vous m'écoutez toujours avec attention ; c'est la meilleure preuve que je ne suis pas trop ennuyeux. » Parfois il est obligé de gronder ses paroissiens : il ne s'y résout qu'à l'extrémité, et encore le fait-il avec un air navré. Dans tous les milieux on apprécie sa prédication. Des hommes cultivés ont affirmé qu'ils lui devaient leur conversion.

LE SOUCI DES « AUTRES BREBIS »

LES belles assistances aux cérémonies ne font pas oublier au Pasteur l'autre portion de son troupeau, celle qui vit dans l'indifférence, dans l'incrédulité et l'hostilité : elle est même son souci le plus constant. Car il se sait responsable du salut de tous. Il ne peut faire le compte-rendu d'aucune fête sans tourner immédiatement sa pensée vers les absents. « Il ne faut pas se griser... Que voulez-vous ? Quand je vois toutes ces foules immenses remplir l'église de Saint-Nazaire, je ne puis m'empêcher de penser à l'autre foule tout aussi nombreuse de baptisés, qui ont oublié le chemin de l'église et qui ne servent plus le bon Dieu. » Sur dix mille paroissiens, il faut en compter cinq à six mille qui ont abandonné à peu près toute pratique. Il y a les négligents « qu'arrête le vilain respect humain ». D'autres n'ont pour le prêtre que haine, mépris, injures. Le cœur du Père en est bouleversé. Il trouve spécialement ces dispositions défavorables chez les ouvriers, égarés par de mauvais bergers. Il s'aperçoit avec effroi que dans cette masse non-pratiquante le paganisme est sans cesse en progrès. Il le constate dans les mœurs familiales. « Le tiers des unions (dans les deux paroisses du centre de Saint-Nazaire), constate-t-il en juin 1939, est contracté en dehors de Dieu. Et les enfants qui naîtront de ces unions, seront-ils baptisés, iront-ils au catéchisme ? Et alors dans dix ans le tiers des habitants de notre ville sera des païens. » Le paganisme s'étale sur les plages : chaque année à l'approche de l'été le pasteur doit mettre en garde les familles chrétiennes elles-mêmes.

C'est une immense peine pour lui de ne pouvoir connaître comme à Saint-Gildas chacune de ses ouailles. C'est surtout pour celles qui ne viennent pas à l'église qu'il a fondé dès octobre 1936 le Bulletin paroissial. Les haut-parleurs ne suffisent pas. Il veut faire entendre partout la voix de « votre Curé et ami » par cette lettre mensuelle. Il rédige lui-même la plus grande partie de ce fascicule agréablement présenté, dont la couverture reproduit l'église et évoque le port, les chantiers dans le rayonnement de la croix. Le bulletin doit être distribué gratuitement à tous les habitants de la paroisse ; M. le Curé espère que les Catholiques comprendront son importance apostolique et le soutiendront par des abonnements volontaires ; de fait ceux-ci seront loin de couvrir toute la dépense.

Il n'est guère de mois où le bon Pasteur ne s'adresse directement à ses brebis perdues. Il leur affirme que leur retour au bercail sera pour son cœur une joie incomparable. Il essaie de secouer la torpeur des négligents, de vaincre le respect humain de plusieurs. Il ne manque pas, en novembre, de représenter que la vie est courte, et qu'il faut être prêt. Il voudrait convaincre les incroyants, les mettre en présence du grand fait de l'Église, les arracher aux mauvais meneurs. Tantôt suppliant, tantôt sévère, il laisse toujours paraître l'affection d'un père. Parfois on le sent comme découragé par trop d'obstination ; alors il conclut dans un soupir : « Je ne peux pourtant pas vous sauver malgré vous ! »

Assurément ses appels si touchants, sa bonté si rayonnante ne suffisent pas à lever tous les obstacles qui retiennent les masses hors de l'Église. Mais il crée un courant de sympathie. On dit de lui dans les chantiers qu'il est un « bon bonhomme » ; dans le quartier le plus populaire de la paroisse, au « petit Maroc » il est bien connu ; il n'en est guère qui un jour ou l'autre n'ait eu occasion de le rencontrer. Quand on le verra pendant la guerre monter telle garde à son tour en abritant sous son parapluie un militant socialiste bien connu, sa popularité en sera encore accrue.

Il avait apprivoisé jusqu'aux « chevaliers du soleil » qui fréquentaient les « alentours » de son église, car il ne passait jamais près d'eux sans leur adresser un mot amical.

Si certains milieux bourgeois ont eu d'abord la tentation de le trouver trop familier avec le peuple, il a vaincu ces préventions : là aussi il pouvait, grâce à sa simplicité, sa bonté, son extrême facilité de contact, faire œuvre de conquête chrétienne. Toujours cordial, souriant ou riant, sauf quand il fallait compatir à la souffrance, il trouvait « le mot qui ensoleille », atteste un de ses paroissiens. « Je le revois encore, ajoute-t-il, le dimanche après les offices ou un jour de kermesse, allant d'un

groupe à l'autre, poussant un véritable cri de joie en abordant chacun : on sentait que c'était un bonheur pour lui de retrouver ses ouailles, de quelque catégorie sociale qu'elles fussent. Aussi les paroissiens attendaient avec impatience ce salut du pasteur, ils le guettaient ; et, quand ils quittaient leur curé, ils se sentaient meilleurs, je crois bien ; eux aussi avaient un désir plus ardent de semer de la joie autour d'eux, de faire du bien. »

Il se rendait compte qu'une action sérieuse du clergé exigerait la multiplication des paroisses. Aussi a-t-il été heureux de la constitution d'une nouvelle paroisse dans la partie extrême de la sienne. « Lorsque la petite lampe s'allume auprès d'un nouveau tabernacle, écrit-il en juin 1937, elle indique la présence de Dieu dont personne ne peut empêcher le rayonnement. A Saint-Nazaire, les nouvelles églises se rempliront, croyez-le bien. » Il achève par un appel à l'optimisme : « Ne passons pas tout notre temps à nous lamenter et à gémir, ça n'avance à rien... Allons, tout n'est pas perdu, loin de là ! » Il a demandé que le nouveau sanctuaire reprenne le doux vocable d'une chapelle démolie au moment où l'on agrandissait le port : « Notre-Dame d'Espérance. » Ainsi il sera « une source de grâces et de bénédictions pour toute la ville de Saint-Nazaire. »

VERS LA GRANDE ÉPREUVE

LE vigoureux optimisme, l'invincible confiance de l'Archiprêtre de Saint-Nazaire devaient être soumis à une rude épreuve. Il lui faudra en vérité la force du divin Crucifié pour monter au Calvaire avec toute sa paroisse.

Déjà, au cours des années 1936 à 1939, il avait participé à bien des angoisses collectives. Il s'était réjoui en septembre 1938 de voir la guerre évitée, car il en connaissait d'expérience le hideux visage. L'année suivante il a voulu espérer tant que l'espoir a été permis. Le dimanche qui précéda la mobilisation, il emmenait en voiture un ami pour une course dans la campagne ; il admirait la splendeur du soleil et la vive luminosité des choses : « Eh quoi ? disait-il, est-il possible que dans cette belle nature de Dieu les hommes veuillent leur propre malheur ? »

LA GUERRE

POURTANT le sort en est jeté... Il est lui-même privé de deux vicaires sur trois. Saint-Nazaire, cette année-là, est loin du front ; on s'y croit en sécurité. M. le Curé a peur qu'on y oublie la triste et dure réalité. Il préside à la création

d'un comité d'entraide constitué entre toutes les œuvres, qui devra subvenir aux besoins de ceux qui souffrent. Quand, en des jours déjà plus terribles les réfugiés afflueront sur nos côtes, la charité nazairienne se déploiera, active et généreuse : Saint-Nazaire est toujours « la ville du Bon Accueil », comme son archiprêtre la définissait en recevant pour la première fois l'Evêque de Nantes.

LA MALADIE

EN janvier 1940, M. Gouy est personnellement atteint. Brutalement une paralysie faciale arrête son activité... et retarde sa langue. Ce sont des heures cruelles ; pourtant il plaisante sur son mal. Dans son bulletin de février, qu'il rédige quand même, il se confie à ses paroissiens : « J'étais fier de ma santé, mais j'étais surtout heureux de pouvoir me dévouer pour vous sans compter ! » Il reconnaît qu'il a « peut-être abusé de ses forces ». Mais, il « ne le cache pas », il a « le grand désir de guérir parfaitement » : « afin de pouvoir encore travailler longtemps au bien de vos âmes ! » Il sait que « le prêtre trouve dans la charité sacerdotale le courage suffisant pour tout entreprendre, pour tout souffrir afin de sauver les âmes qui lui sont confiées. » « Cette promesse, je puis vous le dire, je l'ai tenue, soyez-en sûrs, et je la tiendrai jusqu'à la fin de ma vie. » Février apporte une sensible amélioration et l'espoir fondé de la proche guérison. « Ça sera la plus grande grâce que le bon Dieu ait pu m'accorder : car travailler, c'est vivre ; ne rien faire, c'est le commencement de la fin !... J'ai hâte de vous voir, j'ai hâte de vous parler ! » Il avoue que le sacrifice de la parole lui aurait été particulièrement pénible.

Bientôt il reprend toute son activité. Mais il restera marqué, vieilli par cette maladie survenue en sa soixantième année. Il y aura perdu une certaine maîtrise de sa vive sensibilité ; il deviendra sujet à quelques sautes d'humeur, plus inquiet aussi de son autorité, et quelque peu fantasque. Il aura acquis pour les heures de son crucifiement une capacité nouvelle de souffrance.

L'OCCUPATION

ARDENT patriote, il suit avec un cœur meurtri le chemin de croix de la communauté française. Mais il invite les siens à lutter contre le découragement ; qu'on veille à ses propos, aux fausses nouvelles ; que tous restent bien unis. « Réconfortez-vous les uns les autres. »

Il a la douleur de voir les troupes ennemies entrer dans Saint-Nazaire. Mais le comble pour lui est que trop de Français regardent ce spectacle comme des badauds... Il ne peut s'empêcher d'en manifester sa surprise en chaire le dimanche suivant. Il ne craint pas, en face des occupants, de déclarer que ce manque de caractère lui a infligé une des plus cruelles souffrances qu'ait jamais éprouvées son cœur de prêtre et de Français.

Cependant il n'est pas homme à se laisser abattre par aucune défaite même morale. Il ne tarde pas à entretenir la confiance dans l'avenir. Les réformes qui s'ébauchent bientôt lui semblent un signe de renouveau. Pour lui, il continue à cultiver les âmes et à embellir son église.

BOMBARDEMENTS. L'EVACUATION

POUR la ville et la paroisse le Calvaire est proche. En juin 40, Saint-Nazaire a fait l'apprentissage de la peur : l'aviation allemande a voulu atteindre le « Jean-Bart » quelques nuits avant l'occupation. Après son départ, nouveau bombardement : quelques maisons sont détruites.

Cependant le port est destiné à devenir une importante base sous-marine. A mesure qu'autour des bassins monte le béton, l'inquiétude des habitants s'accroît. En mai 41, une bombe éclate sur la conciergerie de la Banque de France, à cinquante mètres de la cure, dont la toiture est percée comme une écumoire, les vitres sont pulvérisées ; le bureau d'un des vicaires est traversé d'un éclat. Les fenêtres de l'église sont fortement secouées. Heureusement personne n'est tué ni même blessé.

L'exode va commencer : en avril les orphelins de Grillaud, en juin les jeunes filles de l'Ouvroir se replient. De plus « des familles doivent nous quitter, écrit M. le Curé à la fin de mai. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous voyons, à travers nos rues, ces voitures chargées de meubles et de paquets ». Il ne conteste pas la sagesse de ces départs. Mais il « supplie » qu'on reste en relations, et que l'on ne confie pas les enfants à n'importe qui.

En septembre, l'église Saint-Gohard et la place Marceau sont atteintes. Cependant la rentrée des catéchismes se fait normalement... et l'église Saint-Nazaire s'orne de ses lampadaires.

Plusieurs bombardements ont lieu en hiver, au printemps. Avril 1942 est cruel. « J'ai dû conduire au champ des morts des

cortèges de cercueils. En bénissant ces trop nombreuses tombes, j'ai dû refouler mes larmes afin de prononcer les dernières prières... J'ai éprouvé la profonde douleur du père qui vient de perdre ses enfants... Je ne puis sortir sans voir autour de moi des maisons démolies, à moitié éventrées, des toits percés, des portes et fenêtres arrachées. »

La Semaine Sainte n'a pas renouvelé de la Passion que le souvenir. A la suite du coup de main des Anglais sur Saint-Nazaire et, après leur départ, de l'explosion d'un bateau dans le port, les Allemands ont agi avec férocité. Ils se sont mis, au soir du Lundi Saint, à tirer à tort et à travers dans les rues et jusque dans les maisons. Le quartier le plus populaire de la paroisse, le « Petit Maroc », a été brutalement évacué : les habitants ont été enfermés dans des blockhaus ou emmenés en camp de concentration. Après quelques jours ils peuvent revenir chez eux, mais c'est pour déménager : le quartier sera rasé. Le Pasteur désolé se fait tout à tous. Et sa consolation est de constater « une fois de plus qu'à Saint-Nazaire on est charitable, très charitable » ; les jocistes ont « sacrifié presque tous leur semaine de travail » pour aider aux déménagements, surtout des vieillards ; il n'est personne qui n'ait trouvé de gîte. Des cantines ont été organisées sous l'égide du Secours National, des milliers de repas distribués. Dans son église à moitié déserte, le curé prie « afin que le bon Dieu garde notre ville et surtout qu'il préserve notre église ». « Cette église, s'écrie-t-il, comme je l'aime ! » Aussi il a fait une promesse : il bâtira un beau clocher « où des cloches magnifiques sonneront à toutes volées le Te Deum d'action de grâces. » « J'ignore avec quoi et comment je bâtirai ce clocher : le bon Dieu viendra à mon secours. »

« Père, s'il se peut, demandait le Maître, que ce calice s'éloigne de moi ! Mais que votre volonté soit faite et non la mienne ! » La volonté du Père était qu'il bût le calice jusqu'à la lie. »

Il y a encore de belles cérémonies à l'église. Mais la communion solennelle doit être anticipée d'un mois : quatre-vingts enfants y participent au lieu de deux cents.

Avant même la fin de l'année scolaire on juge prudent d'évacuer les écoles. M. le Curé parcourt le diocèse et trouve gîte pour les siennes : les garçons iront à Plessé, les filles au Loroux-Bottreau.

L'été est calme et inspire une fausse sécurité. Beaucoup de familles rentrent à Saint-Nazaire. Novembre est ensanglanté. Le lundi 9, au début de l'après-midi, cent trente-huit apprentis des Chantiers de Penhoët sont mortellement atteints dans leurs misé-

rables abris ; le samedi 14, tout un quartier de la paroisse est dévasté. Le mardi 17, en fin de matinée, de tardives sirènes jettent les ouvriers dans les cours des Chantiers juste pour y être écrasés par les bombes ; plus de cent sont tués, quelques-uns brûlés vifs. L'alerte est à peine finie que M. Gouy se précipite sur les lieux. Un de ces jours-là il croise un camion rempli de morts et de blessés ; il l'arrête, s'y fait hisser pour donner des absolutions et dire des paroles de réconfort. Il arrive bientôt sur les champs de carnage, aide les mourants à faire le sacrifice de leur vie, encourage les blessés. Il touche au plus vif le cœur de la masse ouvrière.

Désormais Saint-Nazaire ne cessera guère de vivre dans une atmosphère de destruction et de mort. Un grand vide se fait partout... Le clergé des autres paroisses est invité à venir faire table commune avec l'Archiprêtre pour vaincre l'isolement et l'angoisse qu'il apporte ; M. Gouy a toujours des ressources étonnantes pour remonter le moral de ceux qui l'entourent et créer un peu de joie.

JOIES AU MILIEU DES TRISTESSES

EN ce sombre hiver, au milieu des maisons démolies et des fortifications de tout genre, un rayon de soleil éclaire le cœur du pasteur et la paroisse à demi déserte le dimanche 27 décembre. Un jeune prêtre célèbre sa première grand messe dans l'église de Saint-Nazaire : une belle couronne de clercs l'entoure, et le curé de compter avec bonheur le nombre de mois ou d'années qui séparent des prochaines ordinations. D'ici quatre ans la paroisse verra chaque année un nouveau prêtre. La prochaine première messe aura lieu dans six mois ! Hélas ! ce jour-là l'église sera en ruine, et le pasteur agonisera.

Le 16 février 1943 une bombe détruit la sacristie, endommage l'église et la cure. Le beau presbytère, si clair, joyeux et solide, qu'admirait naguère le cardinal Verdier, est devenu inhabitable. Doit-on donc partir, prendre le chemin des évacués ? « Il faut que nous soyons les derniers », affirme l'archiprêtre au curé de Saint-Gohard. De celui-ci il accepte l'hospitalité. Pour son orgueil de curé, c'est une souffrance, et même une humiliation de devoir célébrer hors de son territoire. « Je préfère dire la messe chez les Pères, affirme-t-il. Du moins je suis sur ma paroisse. » Il voudrait garder à ces déclarations un ton demi-plaisant : elles révèlent une blessure cruelle. Le soir les deux curés vont coucher dans les caves du presbytère de Saint-Nazaire

qui passent pour un abri particulièrement sûr. « Nous avons installé des matelas sur des bancs au milieu des pieux qui étayaient le plafond, écrit M. le curé de Saint-Gohard. Ce n'était pas gai de descendre le soir dans cette cave en plein hiver. » M. Gouy essayait encore de plaisanter : « Descendons dans notre tombeau, disait-il. » Et le moindre incident susceptible d'une interprétation comique est accueilli avec de francs éclats de rire.

A partir du 25 février, le déménagement de la cure étant achevé, les deux prêtres vont coucher à Saint-Marc dans une communauté religieuse, « la Providence ». Ils reviennent passer la journée en pleine ville.

Le dimanche 28 au soir explosions et incendies se multiplient pendant plusieurs heures : c'est la destruction générale qui précipite le reste de la population sur les routes dans la plus pitoyable détresse.

A partir de cette date tragique le clergé vit complètement à Saint-Marc. Cependant le dimanche une messe est encore célébrée dans la crypte des Franciscains : une vingtaine de personnes y assiste. Le 28 mars le couvent subit par le feu la destinée générale. La désolation est maintenant complète : plus d'autel et plus de sacrifice !

L'EXIL

« VOUS savez combien j'aimais ma chère paroisse de Saint-Nazaire, et vous devinez quelle doit être ma souffrance. » Ainsi s'exprimait M. Gouy dans une lettre à ses paroissiens qu'il écrivait un des derniers mois de sa vie et destinait au bulletin commun des paroisses nazairiennes, s'il pouvait paraître. « C'est le moment de l'expiation pour tous, ajoute-t-il, il faut l'accepter chrétiennement en attendant des jours meilleurs. » Il explique comment, après la catastrophe « qui, comme tous les Nazairiens l'avait fatalement affolé », il a « tâché d'organiser sa vie pour la rendre la moins inutile possible ». Dans la ville ruinée et évacuée il reste un îlot presque intact, alentour de l'église Notre-Dame d'Espérance, comme un gage de résurrection, se maintiennent des jardiniers. Le dimanche, à huit heures, l'Archiprêtre y célèbre la messe. Puis, sans craindre jamais la fatigue, il enfourche sa bicyclette souvent chargée de linge, de vêtements pour les sinistrés ; pasteur fidèle, il s'en va à la recherche des brebis dispersées. Peu importe la distance pourvu qu'il les trouve ! On le voit à la Baule, à Batz, dans ce cher Saint-Gildas, en Brière, partout où s'est reconstitué un noyau

de Nazairiens. Il les réunit à l'église : « Je leur adresse quelques mots d'encouragement, je leur donne des nouvelles sur l'état actuel de notre pauvre ville, et enfin nous prions et parfois nous pleurons. » Comme pour s'excuser, il ajoute : « Ces larmes sont bien compréhensibles. » Il constate le bienfait de ces réunions familiales : elles « nous donnent à tous un peu de courage pour porter notre lourde croix ». Pourtant elles ne sauraient contenter le cœur du Pasteur : il veut des contacts plus personnels : « Pendant la semaine je parcours les villages et les hameaux à la recherche de mes paroissiens. » La Providence utilise les malheurs causés par les hommes pour réaliser des desseins supérieurs : enfin le curé de Saint-Nazaire peut atteindre tant de ses ouailles qu'autrefois il abordait difficilement. « Ces visites, dit-il, ne manquent pas de charme et me permettent d'entrer en relations avec bien des familles que mes occupations absorbantes m'empêchaient de visiter. » Il lui plaît particulièrement d'aller visiter ses écoles : par deux fois il va au Loroux.

Un autre souci possède le curé : il s'agit de sauver tout ce qu'on pourra du mobilier de l'église, embellie avec tant d'amour, et du presbytère. Le monument subit des coups toujours plus durs : le premier Mai une bombe énorme est tombée dans le petit jardin attenant au transept Sud, à côté de la place Delzieux. Le mur qui porte la rosace « s'est écroulé depuis le haut jusqu'aux fondations. Les voûtes sont tombées, la toiture a été emportée en grande partie. » A l'intérieur la grille en fer forgée a été arrachée et projetée : « Evidemment c'est un désastre. » Mais tout est encore réparable. Et puisqu'il faudra refaire le transept, eh bien ! on édifiera en même temps le clocher !

Pour le moment il faut desceller le reste des belles grilles emmener en lieu sûr les stalles, l'orgue, tout ce qui est transportable. Un vicaire préside avec dévouement à ces travaux délicats, pénibles, longs, parfois dangereux. Et le cœur de M. le Curé saigne en voyant partir de son église tout ce qu'il y avait placé avec tant de soin et d'effort.

Enfin, quand il rentre dans sa demeure d'emprunt, le pasteur se trouve en présence d'une multitude de lettres auxquelles il tient à répondre. « Vous constatez, dit-il à ses paroissiens après avoir décrit toutes ses occupations, que je n'ai pas le temps de m'ennuyer... que ma vie n'est pas tout à fait inutile. » Rien ne lui aurait été plus dur que l'impression de ne rien donner aux autres.

Au début de juin il doit se rendre à Saint-Lumine, car il a perdu un de ses frères : il ne se doute pas qu'il ne viendra plus au pays natal que pour s'y coucher lui-même dans la tombe et qu'il traverse aussi pour la dernière fois la chère Bernerie.

Le dimanche 20 juin, au cours d'un petit séjour à Nantes chez un de ses anciens du Patro, quelques-uns de ses enfants d'autrefois viennent passer l'après-midi avec lui. « J'ai été enchanté, écrira-t-il ensuite, de revoir mes anciens jeunes gens devenus des hommes sérieux et restés de bon chrétiens. » Cette heureuse constatation lui permet un regard pacifiant sur sa vie passée : « Je crois avoir été dévoué pour tous et j'ai la joie de constater que je n'ai pas perdu mon temps. » Enfin avec cette sensibilité que les malheurs et les fatigues ont rendue plus vive il goûte davantage les marques d'attachement à sa personne : « Dans la douloureuse épreuve qui me touche en ce moment, c'est pour moi une grande joie de savoir que ceux à qui j'ai essayé de faire un peu de bien me sont restés fidèles. »

Dernières heures de joie humaine ménagées par la Providence à celui qui est près de consommer le sacrifice ! Dès le lendemain, M. Gouy apprend qu'il va lui falloir chercher encore un nouveau gîte, car la maison religieuse qui lui donnait asile va être occupée. Le voici à la fin de la semaine installé ou campé dans une petite maison de quatre pièces près de l'église de Saint-Marc. C'est « petit, bien simple et peu confortable », et cela s'appelle « le Calme plat » (ce nom, écrit-il à un ami, « ne va guère avec mon tempérament ... Tu comprends ? ») - Mais après tant de misères il n'est pas difficile, et il se réjouit de penser que là, bien chez lui, il ne gênera pas les autres !

DERNIÈRES LETTRES

Le mardi 29, il a dû, en disant la messe, faire silencieusement mémoire du trente-huitième anniversaire de son ordination sacerdotale... Ce jour-là, comme mû par le pressentiment qu'il ne pourra plus le faire, il écrit à quelques intimes. Il dit quelle consolation il trouve encore dans « le bon sourire de vrais amis ».

A certaines heures il a pu goûter la solitude et jouir encore de la nature pendant telle radieuse soirée au bord de la mer. « Mais, si la solitude est belle, écrivait-il naguère, elle ne doit pas durer trop longtemps pour donner le bonheur. » Bien souvent quand le soir il se trouve seul à table et qu'il se souvient de Saint-Nazaire, du presbytère, de ce petit univers où il vivait avec intensité, il « éprouve un sentiment de tristesse » que ses familiers doivent bien comprendre. Il espère qu'à Saint-Marc on viendra encore le voir.

Mais cet asile semble de plus en plus menacé. La veille il y a eu à proximité un violent bombardement. Toute la ville, cette immense ruine, a été de nouveau pilonnée. Il a tremblé pour son église ; elle a été entourée de projectiles... Mais elle dresse toujours son flanc ouvert et ne veut pas mourir.

« Je continue ma triste vie, écrit-il encore, je tâche de la porter courageusement, mais c'est dur parfois ! Il est difficile de comprendre ce que j'ai souffert, depuis deux ans surtout ! » « Mais, poursuit-il, je me réjouis dans le Seigneur. Ça comptera peut-être un peu pour le rachat et la conversion de cette pauvre classe ouvrière que j'aime tant. »

L'idéal de sa vie sacerdotale n'a pas fléchi.

Il espère toujours une reprise d'activité : « Après la guerre on se remettra à l'œuvre si le bon Dieu le permet, c'est ma plus douce espérance. » Pour le moment il va continuer ses courses apostoliques. Le dimanche suivant il compte qu'il sera au Loroux : il doit y prêcher, y présider la distribution des prix dans sa chère école... Il ne dissimule pas qu'il est fatigué : les bombardements ébranlent son système nerveux. Et puis, dit-il, « tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ».

LE SACRIFICE SUPRÊME

Le mercredi 30, il est pris de violentes douleurs aux intestins. Une opération s'impose. Il ne peut être transporté à la clinique du docteur Dubois, à la Baule, que le lendemain matin. Il y arrive vers onze heures. Le chirurgien intervient immédiatement : il est déjà trop tard, les intestins sont gangrenés. On alerte l'Evêché.

Le vendredi 2 juillet il se confesse ; il demande s'il est en danger ; M. le Curé de la Baule lui répond affirmativement. Il accepte de mourir, mais il aimerait vivre pour travailler à la reconstruction de son église et de sa paroisse. Il reçoit une notabilité nazairienne et lui parle dans le même sens.

Dans la soirée, on fait venir, sur sa demande, une Sœur de Grillaud pour le veiller. La nuit est très agitée.

Le samedi matin 3, il reçoit la Sainte Communion. Il semble calmé ; on constate une légère amélioration ; son espérance se fortifie.

Le dimanche commence bien. Avec le vicaire qui lui a apporté la Communion (et en qui il reconnaît un Nazairien), il a une longue conversation qui exprime comme ses pensées suprêmes, et celles qui ont dominé toute sa vie. D'abord il voudrait entre prêtres une fraternité très étroite. Absorbé sans doute par ses propres soucis, chacun vit trop à part des autres et en souffre. Ensuite les prêtres ne croiront jamais assez à la puissance de leur grâce sacerdotale : il faut faire fond sur elle, l'expérience de son ministère en témoigne. Enfin il revient sur la place que la souffrance a tenue dans sa vie : « Ma vie a été une longue souffrance, les deux dernières années un vrai martyre. Je cachais tout cela en disant des plaisanteries. Mais j'ai pleuré bien des fois. » Une de ses plus grandes épreuves a été d'être privé du ministère direct des jeunes gens.

La nuit du dimanche au lundi est terrible : il étouffe, il s'agite ; on le maintient difficilement au lit, et il est presque impossible de le soulager. Vers quatre heures une accalmie, mais le pouls diminue. Vers cinq heures trente, la Sœur juge prudent d'appeler M. le Curé ; celui-ci vient immédiatement, et M. Gouy reçoit l'Extrême-Onction en pleine connaissance. Il demande à la Sœur s'il va mourir ; elle ne lui dissimule pas la gravité de son état ; il est tel ami très cher qu'il voudrait revoir. « Le bon Dieu m'a tout pris, dit-il. Je lui ai tout donné. Il ne me reste qu'à me donner moi-même. Je le fais de grand cœur. » Le vicaire vient une dernière fois. « Je souffre beaucoup, lui dit-il. — Offrez cela pour Saint-Nazaire. — J'ai tout donné pour eux. — Il vous reste à faire comme le Christ la suprême offrande. — Je veux bien ça aussi, de grand cœur. »

Désormais il n'a plus que quelques paroles entrecoupées. Peu à peu il entre dans le coma.....

A trois heures de l'après-midi, ce lundi 5 juillet, il expire.

Son vieil ami, le vicaire général Guilho arrive aussitôt après. Aucun de ceux qu'il aurait souhaités près de lui en ses suprêmes instants n'a pu venir à temps.

Il avait tout donné.....

Table des Matières

Les années de préparation (1880-1907)	p. 5
Le vicaire de La Bernerie (1907-1920)	p. 11
Le vicaire de Notre-Dame et le directeur de la Mellinet (1921-1930)	p. 19
La cure de Saint-Gildas (1930-1936)	p. 33
L'archiprêtre de Saint-Nazaire (1936-1943)	p. 41

SOCIÉTÉ
NOUVELLE D'IMPRIMERIE
13, QUAI ILE-GLORLETTE
NANTES

